



la brune



Présentation

Lorsque les Langlois arrivent à Carmac, ce village perdu dans une vallée montagneuse où tout le monde se connaît et se ressemble, ils font l'effet d'une apparition. Des gens comme eux, aussi riches, aussi heureux, on n'en fréquente pas. Ils se font construire un chalet impressionnant, face à la maison modeste d'Anna et de Constant. Entre les deux couples se noue une relation ambiguë, faite de fascination, de gêne, bientôt de jalousie, peut-être de racisme. Car Bakary Langlois est noir. Rien, toutefois, qui laisse imaginer que Constant puisse en venir à assassiner toute une famille.

Dans ce roman inspiré d'un fait divers, Samira Sedira nous fait entendre la femme de l'assassin, cette Anna qui porte l'opprobre de n'avoir rien deviné, rien empêché. Lors du procès, elle tente de comprendre la mécanique infernale qui a mené Constant, son amour de toujours, à une telle folie meurtrière, explorant aussi l'enfermement d'une petite communauté villageoise vivant en huis clos où l'autre – par sa condition sociale, sa couleur de peau, son appétit de vivre – subjugué et dérange... jusqu'au meurtre.

Samira Sedira mène une double carrière de comédienne et d'écrivaine. Son premier roman, L'Odeur des planches (2013), a été interprété au théâtre par Sandrine Bonnaire. En 2019, elle a reçu le prix Exbrayat des lycéens pour La Faute à Saddam (2018).

De la même autrice, dans la même collection

La Faute à Saddam, 2018 (prix Exbrayat des lycéens 2019)

Majda en août, 2016

L'Odeur des planches, 2013 (prix Beur FM Méditerranée 2014)

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Illustration de couverture : © Pascal Aimar/Tendance Floue

© Éditions du Rouergue, 2020

www.lerouergue.com

Samira Sedira

❧

des gens comme eux

la brune au rouergue

*Nous ne pouvons désespérer
des hommes, puisque nous sommes nous-mêmes des hommes.*

Albert Einstein

À mon fils

Il n'y a pas de cimetière à Carmac. On enterre les morts dans les communes voisines. Les cadavres d'animaux, ça, on a le droit. Au pied d'un arbre, ou dans un coin du jardin. Ici les bêtes meurent où elles ont vécu, les hommes n'ont pas cette chance.

La petite chapelle à l'ombre d'une allée de platanes centenaires ne sert plus beaucoup. On s'y réfugie l'été, quand l'air devient irrespirable. C'est un havre de silence, de fraîcheur et d'ombre. À l'intérieur, grâce aux pierres humides et froides, on respire comme en plein cœur d'une cave. Au mois d'août, à Carmac, tout brûle. L'herbe, les arbres, la peau laiteuse des enfants. Le soleil n'accorde aucune trêve. Les bêtes aussi tirent la langue ; les vaches donnent moins de lait ; les chiens reniflent leur pâtée, puis s'en retournent, nauséeux, à l'ombre.

L'hiver au contraire tout gèle. La Trouble, la rivière qui traverse la vallée, tire son nom de cette particularité : transparente et fuyante à la belle saison, trouble et glacée en hiver.

Le village, construit de part et d'autre du cours d'eau, est traversé par un pont de pierre (le pont des deux ânes). On y trouve une épicerie, un bureau de poste, une mairie, une petite gare routière, une boulangerie, un café, une boucherie et un coiffeur. Il y a aussi l'ancienne scierie, où les machines n'ont plus sifflé depuis plus de vingt ans. Aujourd'hui, elle sert de repaire aux chats forestiers, quand il neige, ou que les femelles mettent bas.

En approchant par la route à flanc de colline, le village disparaît en sapinières immenses et ne dévoile sa vallée encaissée qu'au sortir du dernier virage.

La période la plus paisible ici, c'est l'automne, quand le vent d'ouest balaie les dernières tiédeurs de l'été. Dès septembre, l'air acide nettoie la pierre et rince les sous-bois. La vallée respire enfin. Purge d'automne. Ciel blanc, dégagé, sans révolte. Il ne reste plus que l'odeur d'herbe mouillée, une senteur de commencement du monde que traverse par effluves la résine de pin. À l'aube, les phares du bus scolaire annoncent un nouveau jour. Des adolescents frileux et somnolents s'y engouffrent. Ils vont suivre la rivière sur quelques kilomètres, puis au carrefour, à l'appel des premiers frémissements de la ville, le bus bifurquera. C'est l'heure où les plus jeunes se rendront à l'école du village, et les adultes sur leur lieu de travail. Il ne reste que deux familles d'agriculteurs, tous les autres se déplacent chaque jour.

La vie est paisible à Carmac, tranquille et ordonnée. Mais ce qu'il y a de plus impressionnant, ici, à l'arrivée de l'hiver, c'est le silence. Un silence qui s'étale partout. Un silence tendu d'où se détache le moindre bruit : le pas d'un chien errant qui crépite sur les feuilles mortes, une pomme de pin qui dégringole entre les aiguilles sèches, un sanglier affamé qui creuse fébrilement la terre, les branches nues d'un marronnier qui s'entrechoquent au passage de l'air, ou d'un envol de corneilles... Et même à des kilomètres, les bruits arrivent jusqu'ici. La nuit, si on tend bien l'oreille, on peut entendre les éboulis de roches que la montagne usée laisse choir dans les petits lacs turquoise, laiteux, troubles comme des yeux aveugles.

Quand le soir tombe, à l'heure où la brume et les chaumes calcinés confondent leur fumée, et qu'au dehors tout se retire, les maisons se remplissent de bruits. On se parle d'une pièce à une autre, on raconte sa journée de travail, les voix enflent, passent au-dessus des glouglous du lave-vaisselle, de l'oignon qui rissole, des pleurs de l'enfant qui redoute l'heure du bain et de la nuit qui sépare.

C'est peut-être à cause de ce vacarme que personne n'a rien entendu le soir où ils ont été tués. On dit qu'il y a eu des hurlements, des coups de feu, des supplications. Mais les murs du chalet ont tout absorbé. Un carnage à huis clos. Et personne pour les sauver. Dehors pourtant, pas la moindre respiration du vent. Rien qu'un interminable silence d'hiver.

Le premier mois, j'ai pleuré sans pouvoir m'arrêter. Longtemps, j'ai essayé de comprendre ce qui c'était passé. Encore aujourd'hui, il arrive que je reprenne l'histoire du début jusqu'à la fin, en essayant de n'oublier aucun détail. Parfois c'est contre un fragment d'histoire que mes pensées viennent cogner, au point de ne plus réussir à trouver le sommeil plusieurs nuits d'affilée. Un détail que je déroule, analyse, dissèque jusqu'à devenir folle, et qui me file entre les doigts sitôt que je suis près d'en percer le secret. Chaque fois, pourtant, ces ruminations s'annoncent comme les derniers, c'est ce que je veux croire, mais la nuit me cueille, avec derrière la tête, la douleur qui excite la mémoire et me rejette, seule, à l'aube, dans un angle froid du lit.

C'était le cas la nuit dernière, une question répétée à l'infini, un problème insoluble que j'ai tourné et retourné dans le défilement moite des heures. Cette question qui m'a tenue éveillée toute la nuit, et que je déroulais inlassablement, sans lui trouver de réponse, l'avocat général te l'avait pourtant clairement adressée dans la salle d'audience : *Pourquoi êtes-vous allé vous laver les mains dans la rivière gelée après avoir massacré tous les membres de la famille Langlois ? Elle est à plus de cinq cents mètres du lieu du crime. Pourquoi ne pas avoir utilisé les nombreux points d'eau de la maison ? N'importe qui aurait agi ainsi, c'est logique. N'importe qui aurait utilisé le lavabo de la salle de bains, ou l'évier, dans la cuisine, ou même l'eau des toilettes ! Mais pas vous. Vous, vous avez couru comme un forcené, sans craindre d'être vu, et une fois à la rivière, vous vous êtes acharné sur la glace, parce que, avez-vous dit lors de votre déposition, il fallait absolument que vous vous laviez les mains. Avouez que tout ça est un peu bizarre, pourquoi la rivière précisément ?*

Face à ton air traqué, il s'était agacé, *Arrêtez de me fixer comme ça, s'il vous plaît, monsieur Guillot, et répondez !*

Sa voix portait à des distances prodigieuses, c'était naturel chez lui, une tessiture qui ne lui coûtait aucun effort. Toi, tu te taisais, le fixant obstinément, seules tes lèvres palpitaient.

Le silence comme une invite à soulager ta conscience ne faisait qu'accroître ton malaise. En toi alternaient des sentiments contradictoires : l'envie de parler menait fatalement à l'incapacité de formuler la moindre explication. Acculé, tu n'as trouvé d'autre échappatoire que de sourire bêtement. En réalité, tu n'avais aucune réponse à lui donner, et ton mutisme résonnait comme la désolation qui accompagne les grands désastres. Pour la première fois depuis le début de ton procès, j'ai eu pitié de toi.

L'avocat général qui avait reçu ta réaction comme un affront personnel (il fallait s'y attendre) s'est aussitôt levé de sa chaise, *À votre place, et dans votre intérêt, monsieur Guillot, je m'abstiendrais de sourire !*

Sa voix grave encombrée d'une autorité naturelle avait explosé dans un fracas, obligeant tout le monde à se redresser brusquement sur son siège.

À ces mots, ton sourire s'était tout à coup effacé. L'avocat avait dégluti avant de poursuivre, *Vous êtes sorti en courant, c'est ce que vous avez dit aux gendarmes, et vous avez, je vous cite : « piqué un sprint jusqu'à la rivière ».*

À cet instant, l'avocat général a levé les bras, comme si on le tenait en joue, et retroussé sa lèvre supérieure, *Un sprint ! ? Il a marqué une pause. Qui... Il a marqué une deuxième pause... pique un sprint, en plein hiver, avec des températures avoisinant les moins dix degrés, pour aller laver ses mains souillées du sang de ses propres victimes ? Que fuyiez-vous au juste ?* Pause. Il a répété, *Que fuyiez-vous ?*

Sa question n'attendait pas de réponse puisqu'il s'est immobilisé quelques secondes, fixant ses propres pensées, et sans même te regarder, il a dit, *La rivière était gelée, mais cela ne vous a pas arrêté, monsieur Guillot. Vous avez cogné la couche de glace épaisse, comme un fou furieux, d'abord avec la crosse de votre fusil, puis avec vos poings, jusqu'à ce qu'elle cède. Une couche de dix centimètres ! Dix centimètres, rendez-vous compte ! Il en faut de la rage pour réussir à briser dix centimètres de glace, alors que vous veniez d'assassiner une famille entière à coups de batte de baseball ! Vous avez tellement cogné que vos mains se sont ouvertes, « Ça pissait le sang », ce sont bien vos mots ?*

L'avocat général a quitté sa place et, les bras le long du corps, légèrement essoufflé, est venu se planter devant toi.

Dans son dos, les membres du jury l'écoutaient avec gravité. Il savait que rien de ce qu'il dirait n'échapperait à leur attention, et qu'un seul mot pouvait suffire à renverser leur décision finale. En qualité d'homme de loi, il avait charge de consciences.

Tout à coup, il t'a fixé, puis il t'a demandé, *Vous souvenez-vous de ce que vous avez dit lors de votre déposition ?* Tu as haussé les épaules, un peu perdu. *Eh bien, je vais vous le dire. Vous avez dit : « Mon sang s'est mélangé à leur sang, j'ai pas supporté. »*

De nouveau, il a secoué sa tête, à gauche, à droite, de haut en bas, et d'un air qui feint la stupeur, il a répété, un ton plus bas et articulant exagérément chaque mot : *« Mon sang s'est mélangé à leur sang, j'ai pas supporté. »*

À cet instant précis, il a ricané d'un air mauvais. C'était bizarre, déplacé. Il a dû s'en rendre compte car ses joues ont rougi. Pour ne pas laisser déborder sa gêne, il s'est aussitôt repris, te désignant d'un coup sec du menton, redirigeant ainsi l'attention sur toi, *Et vous avez ajouté, pour expliquer votre répulsion : « J'ai pas assisté aux*

accouchements de ma femme, je ne suis pas à l'aise à l'hôpital, quand je vois du sang, je tourne de l'œil. »

Le long silence qui a suivi a plongé le public dans une sorte d'effroi et de stupéfaction glacée. Il t'avait acculé dans une impasse. Piégé comme un rat. Il ne pouvait pas croire que tu étais le genre d'homme à avoir peur du sang. Pour lui, c'était un stratagème visant à attendrir les jurés. Comment une personne capable de tuer cinq personnes pouvait-elle trembler à la vue du sang ? Ça paraissait grotesque, inimaginable. Et pourtant. Tu avais réellement horreur du sang. Tu n'as jamais supporté la vue de la moindre goutte. Quand l'une de nos filles s'écorchait un genou ou une main, tu restais tétanisé, à la regarder geindre, incapable du moindre geste, et tu finissais invariablement par m'appeler pour nettoyer la plaie. Un expert psychiatre viendra plus tard corroborer l'idée que la peur du sang n'empêche pas de tuer, *On a déjà vu des soldats partir bravement au front et s'évanouir à la moindre piqûre de vaccin !*

Mais à ce stade du procès, personne ne voulait y croire. Toi, la tête baissée, le visage blême, tu serrais les dents.

Pour une raison que je ne m'explique toujours pas, l'avocat général s'est brusquement tourné vers moi, comme en dernier recours, et, détachant bien chaque mot, a dit, *Pour quelqu'un qui ne supporte pas la vue du sang, on peut dire que vous avez surmonté haut la main votre phobie.* Rires dans la salle. Il me fixait, du moins je le croyais, jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'en réalité, il ne me voyait pas. Son regard s'était attardé au hasard, et c'est hélas dans ma direction qu'il s'était arrêté. Dans la confusion où je me trouvais, je me suis sentie coupable, au même titre que toi. Comme si le simple fait d'être ta femme m'incriminait d'office. Les larmes me sont immédiatement montées aux yeux. Le calme feint que j'avais réussi à composer jusqu'à présent, au prix d'efforts considérables, avait rompu comme du bois mort. Je n'étais qu'un bout d'humanité tremblante. Une meurtrière par procuration.

On reproche tout à une femme de meurtrier : son sang-froid quand elle devrait montrer plus de compassion ; son hystérie quand elle devrait faire preuve de retenue ; sa présence quand elle devrait disparaître ; son absence quand elle devrait avoir la décence d'être là, etc. Celle qui, du jour au lendemain, devient « La femme du meurtrier » endosse une responsabilité presque plus accablante que le meurtrier lui-même, puisqu'elle n'a pas su déceler, à temps, la bête immonde qui sommeillait en son conjoint. Elle a manqué de perspicacité. Et c'est cela qui va la faire tomber en disgrâce, son odieux manque de perspicacité.

L'avocat général a finalement détourné le regard et fixé le sol, vaguement agacé. Ses lèvres ont remué. J'ai cru l'entendre marmonner : *Reprenons, reprenons.*

On aurait dit que tout ce qui avait été dit jusqu'alors le jetait subitement dans une grande confusion. Son dos s'est affaissé. L'homme puissant qu'il s'était efforcé de paraître laissait place à un homme ordinaire, aussi déconcerté que n'importe qui par le grand mystère de la nature humaine. Il était debout au milieu de tous les assis, je me souviens m'être demandé, en observant ses chaussures noires, impeccablement cirées, s'il les lustrait lui-même, ou si quelqu'un le faisait à sa place.

Plus tard, au cours d'une audience (je n'ai plus la chronologie en tête), le président t'a demandé de raconter le soir du meurtre, en essayant de ne rien oublier. Tout. Tout ce que tu avais déjà dit aux gendarmes. Les faits, rien que les faits. La parole n'est pas sortie tout de suite, il a fallu la renverser, la pousser dans le dos. Mais sitôt libérée, tu l'as laissée bondir hors de toi, froide, sans modulations ni émotions particulières. Rien de tout cela ne semblait te concerner, comme si un « autre » avait fait le sale boulot. Ou que tu lisais un texte sur un prompteur. Dans ta logique d'évitement tu laissais parler cet autre ; l'autre ; l'exécuteur. Plus tard, l'expert psychiatre appelé à la barre expliquera que ce n'est pas « toi conscient » qui as tué. Et pour illustrer sa démonstration, il citera Nietzsche : *« Voilà ce que j'ai fait », dit ma mémoire. « Je n'ai pu faire cela », dit mon orgueil.*

Non, rien de tout cela ne semblait te concerner. Encore aujourd'hui le souvenir de ta confession m'accompagne partout comme un nuage noir au-dessus de la tête. Je me souviens de chacun de tes mots, avec précision, de chacune de tes hésitations :

« J'ai saisi le manche de la batte avec les deux mains, comme ça, j'ai donné un coup violent derrière la nuque. Le petit, il prenait son goûter à la grande table, du chocolat au lait dans un bol blanc. Un coup violent derrière la nuque, comme ça, avec les deux mains. Je crois que c'est là que ses dents de lait se sont décrochées... Les gendarmes m'ont dit qu'ils avaient retrouvé deux dents entre les lames du parquet. Des dents de lait, ils ont dit... Sa tête est, sa tête est retombée contre la table, elle a fait un bruit, un grand bruit, un son... terrible ; le bol est tombé aussi, des morceaux partout par terre. J'ai vomi une première fois, la nausée, je pouvais pas retenir. Il est mort sur le coup, je jure. Je dis ça pour la famille. Il n'a pas souffert, je jure. L'aînée est descendue de sa chambre en gueulant, elle était pas contente, « C'est quoi ce bruit ? Nono, qu'est-ce que t'as cassé encore ? Je peux jamais faire mes devoirs tranquille ! » Elle agitait les bras, dans tous les sens, énervée. On s'est retrouvés nez à nez dans le salon, elle a d'abord souri. Bizarre, j'ai pensé, pourquoi elle sourit, la petite. Et puis, quand elle a vu le sang sur la batte, ses yeux sont devenus noirs, noirs, et sa bouche a tremblé. Elle a regardé autour d'elle, « Il est où Nono ? » elle a demandé. Elle avait un regard angoissé, des yeux, comme un animal traqué... j'ai rien répondu. C'est là qu'elle l'a vu. La tête sur la table. Le sang. Le bol par terre. Elle avait compris. Elle a dit en pleurant, « Qu'est-ce qu'il a Nono, pourquoi il bouge plus ? » Elle a levé les bras, elle répétait, « J'ai rien fait moi, c'est une blague hein, Constant, tu fais une blague, c'est ça ? » Pardon, je, est-ce que tous ces détails sont utiles ? Pour la famille, c'est... Le président d'un signe de tête t'a encouragé à poursuivre. Bon, alors... j'en étais, je disais, elle pleurait, elle hurlait, « S'il te plaît, non, Constant s'il te plaît, je veux voir maman, maman, je veux maman », elle répétait maman, en boucle, comme si elle avait perdu la tête, en boucle. J'ai levé la batte au-dessus d'elle, j'ai vomi encore une fois. Elle s'est pas sauvée, rien, elle a seulement croisé les bras au-dessus de son front, elle s'est

accroupie devant moi, et maman, encore, je veux maman, maman, en boucle. J'ai fermé les yeux pour pouvoir aller jusqu'au bout. J'ai tapé. Tapé. Tapé. Je, j'ai rouvert les yeux, du sang, beaucoup de sang... elle, elle était morte. J'ai vomi. Puis j'ai cherché la troisième à l'étage. Elle était cachée entre la cuvette des w.-c. et un petit meuble de salle de bains, elle suçait son pouce. Je lui ai demandé de sortir, de se retourner, elle a obéi sans pleurer, rien. J'ai levé bien haut la batte, là encore sur la nuque. Morte sur le coup, comme le premier. J'ai vomi une dernière fois, puis j'ai regardé l'heure. Les parents n'allaient pas tarder, j'ai pensé qu'avec la batte, ce serait pas possible, le père il est costaud. J'ai couru jusqu'au garage chez moi, j'ai pris le fusil, un deux-coups, je l'ai armé, puis je suis reparti chez eux. Dans la rue, personne. Avec ce temps, pas un chat. Je les ai attendus, caché derrière la porte. Le soir est tombé. L'hiver ici, la nuit elle arrive vite. Dans le silence, les morts à côté de moi, ça... ça m'a fait peur. J'entendais leurs respirations. Un cadavre ça respire pas, je me disais, mais rien à faire, j'entendais. Et l'odeur du sang... J'ai failli vomir, encore, mais j'ai réussi à tout garder cette fois. Enfin le bruit du moteur, j'ai reconnu, c'était eux. Les portières ont claqué. Je me suis décalé sur le côté, pour pas bloquer l'entrée, on pouvait pas me voir. La mère est entrée en premier, avec des sacs de courses. « On est là, les enfants ! », elle a dit. Le père derrière elle, j'ai pas réfléchi, j'ai refermé la porte d'un coup de pied, et j'ai tiré dans le dos. Lui d'abord. Elle après. Ils se sont écroulés, sans se rendre compte de rien, sans même avoir eu le réflexe de se retourner. C'était fini. Je les ai regardés sans pouvoir bouger. Je tremblais. Y a que ça que je pouvais faire, trembler. J'arrêtais pas de trembler. J'ai cru que ça s'arrêterait jamais. J'ai regardé par la fenêtre, personne. Sur mes mains, du sang, et une odeur de... une odeur... c'était la mort. C'est là que j'ai eu l'idée d'aller me les laver dans la rivière, j'ai pas pensé au froid, ni au gel, ni à la distance, ni à ceux qui pourraient me voir, à rien de tout ça j'ai pensé, juste que je tremblais, et que mes mains étaient pleines de leur sang, et qu'il fallait que j'arrive à bouger mes jambes pour courir jusqu'à la rivière, et me laver et... »

Tu n'as pas eu le temps de finir, un immense cri de désespoir et d'effroi suivi d'un choc épouvantable ont glacé tout le monde. Dans la salle, la mère de Sylvia venait de s'évanouir. Le mari, à califourchon au-dessus sa femme, tentait de la ranimer en lui caressant le front, comme si ça pouvait suffire. La position grotesque de cette femme et de cet homme qui en l'espace d'une nuit avaient perdu tout ce qui avait donné sens à leur vie, rendait la scène pathétique, comme s'ils étaient les personnages d'un mauvais rêve, et que nous en étions les témoins tremblants. L'audience a été suspendue, je suis rentrée précipitamment, la tête enfouie sous une écharpe épaisse, hantée par ce que tu venais de dire. Dans la nuit, seule dans mon lit, aux prises avec des assauts d'angoisse, je me suis réveillée en sursaut toutes les heures, et chaque fois résonnait dans mon crâne l'interminable cri dans la salle d'audience.

C'est au cours de cette nuit affreuse que j'ai réalisé que tu étais devenu indissociable de moi, puisqu'un jour je t'avais aimé et que l'histoire de ta vie avait rejoint l'histoire de la mienne dans un irréparable malheur.

Tout avait commencé un samedi de juillet 2015. Année terrible ponctuée d'attaques terroristes dont les images à la télévision nous avaient plongés dans un état de grande sidération. Nous les avions regardé tourner en boucle, ahuris, sans pouvoir nous résoudre à y croire. En réalité, la peur ébranlait nos certitudes en même temps que nos jambes. Pour nous rassurer, nous nous étions confortés dans l'idée que la vie citadine n'était décidément pas faite pour nous, et que nous étions bien chanceux de vivre là où nous vivions.

Le calme semblait être revenu avec l'arrivée de l'été. Étourdis par le regain fraîchement coupé et les effluves de lilas, nous n'avions pas anticipé, ni même imaginé l'horreur livide dans laquelle nous serions de nouveau plongés seulement quelques mois plus tard. Non seulement nous vivions presque en dehors du monde, mais en plus, nous étions sourds à ses bouleversements.

En ce beau samedi de juillet, Simon se mariait avec Lucie. La fête avait lieu dans la cour de la ferme familiale, à l'ombre du grand cèdre, sous les longues branches basses qui touchaient le sol. Je connaissais Simon depuis toujours, et le savoir rangé à presque trente-sept ans me réjouissait autant que ses parents qui, depuis l'annonce du mariage, affichaient un sourire fragile et niais, semblant craindre à tout moment un démenti, ou un revirement qui les aurait contraints à plier la noce et à renvoyer tout le monde. Simon était un homme attachant, mais son caractère juvénile et fruste avait retardé son entrée dans le monde des adultes. Jusqu'à ce jour, il avait orienté sa vie selon deux axes majeurs : d'une part son travail à la ferme, dont il s'acquittait le plus sérieusement du monde aux côtés de son père, et de l'autre, les soirées du week-end, qu'il partageait avec ses amis, dans les pubs jonchés de sciure. Pour je ne sais quelle raison trouble, il avait toujours eu en horreur la vie maritale, et la vision qu'il en avait se rapprochait d'une sorte d'enfer carcéral.

Lucie, la femme de Simon, avait miraculeusement réussi là où tant d'autres s'étaient cassé les dents, et la façon dont elle s'y était prise reste, pour nous tous, une prodigieuse énigme.

Nous avons eu un temps magnifique, une journée inondée de soleil. En fin d'après-midi, les hommes ivres de chaleur et d'eau-de-vie avaient arraché à l'auge deux cochons mâles châtrés qui étaient en train de s'empiffrer, et les avaient lâchés entre les tables. Les bêtes énormes grognaient et couraient partout, pourchassées par une meute d'enfants aux joues violettes, dont l'exaltation grandissante, nourrie par les rires et les hurlements des grandes personnes, frisait peu à peu le délire. Dans leur fuite angoissée, le groin mouillé et barbouillé d'orge fraîche, les cochons bondissaient lourdement, renversant tout sur leur passage.

La femme de Simon qui dansait, mine épanouie sur le plancher de bal, s'était subitement retrouvée par terre, jambes écartées sous sa robe blanche, fauchée par l'une des bêtes. Ses petits pieds qui dépassaient du taffetas piqué de bardane sèche étaient nus, et son gros orteil droit, plus court que les quatre autres, saignait un peu. Elle riait, et hoquetait, et riait, la figure froncée, en agitant bêtement la tête. Sa mère que l'ivresse avait rendue bègue, et dont le chignon haut retombait piteusement sur le front, s'était penchée vers elle et d'une main tendue l'avait suppliée de se relever, parce que *Quand, quand, quand même, une mariée à hauteur d'asticots, ça, ça la fiche mal...*

Elle semblait ignorer qu'à ce stade de la fête, tout le monde confondait tout le monde dans une gaieté générale, et que le protocole, désamorcé dès la première coupe de champagne, avait depuis longtemps pris le maquis.

La mariée ne représentait plus aucun attrait pour personne, et ce malgré son petit air penché et ses longs voiles blancs dans lesquels elle se prenait régulièrement les pieds.

Simon lui-même ne s'en souciait plus. Debout sur une chaise, face à un auditoire exclusivement masculin, il entonnait le refrain de *La Marseillaise* en levant un poing vers les plus hautes branches du cèdre et encourageait tout le monde à chanter avec lui : *Aux armes citoyens, sortez vos aiguillons, fourrons, fourrons, qu'un blanc impur abreuve nos dondons !* C'était un concert effroyable de fausses notes, de sifflets et de beuglements. Marie l'ancienne, celle que les jeunes du village appelaient la mère 92 (parce qu'elle avait quatre-vingt-douze ans, ils la rebaptisaient chaque année) bouchait ses oreilles avec ses deux mains maigres, et murmurait, en suçant ses gencives, *Ouille ouille, qué vacarme !*

On avait bu et mangé jusqu'au soir. Au menu, il y avait eu du gigot d'agneau, du chevreuil au four, des pommes de terre à la graisse de canard, des tranches de saucisse épaisses, du beurre d'escargots, du saucisson, du lard fumé, du pain complet, des noix fraîches, des asperges sauvages et du chou farci. L'alcool, il y en eut tant et de toutes sortes que je ne sais plus ce que nous avons bu, et encore moins dans quel ordre. Nous étions ivres avant même d'être rassasiés. À table, à l'abri du soleil, sous les branches du cèdre, on avait chanté à tue-tête, la bouche pleine. Les enfants riaient de nous voir retomber en enfance. On s'emballait pour des riens, exaltés par la joie d'être ensemble, on avait tous de l'esprit et le don de nous émouvoir en un claquement de doigts. À tour de rôle, on s'était levés pour aller uriner dans les bosquets de camomille et les massifs de lilas, derrière la ferme. Dans le silence entrecoupé du beuglement lancinant des vaches, on voyait danser la route caillouteuse, et le confort que nous procuraient nos soulagements corporels ajoutait à notre extase.

Quand la nuit est tombée et que la fraîcheur a calmé les esprits, je me souviens m'être assise sur une chaise,

autour de la grande table désertée. Il était minuit, peut-être un peu plus. L'air n'avait pas fraîchi. La tête me tournait, ma langue raide comme un bout de carton reposait dans ma bouche sèche. J'avais trop mangé, trop bu, trop parlé.

Je vous avais perdus de vue, les filles et toi, depuis la fin de l'après-midi. Je me souviens avoir aperçu les enfants courir en bande, de la cour au grenier, et du grenier à la grange, inlassablement. Je supposais qu'ils avaient fini par s'endormir quelque part, nos filles avec, entassés les uns sur les autres, dans le foin, comme une portée de chatons assommés de grand air.

Je ne savais pas où tu étais, mais je ne m'en inquiétais pas. Je t'imaginai à papoter sous un tilleul, ou au bord de la rivière, dans le vacarme des grenouilles.

Enivrée d'une torpeur végétative, je contemplais, le menton appuyé sur mes poings, les restes sur la table : les cendriers qui débordaient, le vin renversé sur la nappe de papier, les choux à la crème grignotés de moitié. Beaucoup d'invités étaient rentrés chez eux, mais nous étions encore suffisamment nombreux pour poursuivre la fête. Il y avait ceux qui discutaient à mi-voix autour de la table, ceux qui somnolaient sur leurs chaises (les plus vieux) ou ceux encore qui fumaient debout en regardant le ciel ou qui se tortillaient mollement sur l'estrade. Une guirlande de lampions éclairait l'espace des danseurs. Les mariés avaient disparu, et leur absence nous réjouissait avec tendresse, car nous les imaginions allongés dans l'herbe, à chasser les sauterelles sur leur visage, enivrés d'air tiède et de baisers. J'apprendrai plus tard que bien loin de nos fantaisies romantiques, nos deux amoureux dormaient profondément, ivres au point de paraître morts, sans avoir pris le temps de s'être déshabillés, ni même avoir ôté leurs chaussures neuves.

Je levai la tête vers le ciel, il était pur, sans complications. L'air doux agitait les branches du cèdre. L'instant m'a paru si délicieux que j'ai fermé les yeux. J'entrai en moi avec autant de volupté que si je glissais dans un bain d'eau chaude. La musique et les chuchotis autour de la table m'engourdisaient d'un bien-être animal.

C'est à cet instant précis qu'ils sont apparus. J'utilise volontairement ce mot *apparition* parce qu'il m'a vraiment semblé que ces deux silhouettes unies l'une à l'autre par le flanc avançaient vers nous comme une entité surnaturelle. Le contraste entre la profondeur de la nuit et la blancheur tranchante de leurs vêtements a sans doute renforcé l'impression d'étrangeté. Simon nous avait annoncé que les futurs voisins allaient se joindre à nous, mais ne les voyant arriver ni à la mairie ni au repas, nous avions tous pensé qu'ils avaient préféré ne pas venir, et puis nous avons fini par les oublier.

Ils avançaient vers nous, sans que personne ne paraisse les remarquer, main dans la main, dans la nuit épaisse. Les talons de la femme claquaient dans l'air. L'assurance légèrement affectée avec laquelle ils étaient apparus un instant plus tôt se délitait graduellement au contact des pavés gondolés qui recouvraient la cour. À mi-chemin, ils s'étaient immobilisés, j'ai cru alors déceler une hésitation, mais presque aussitôt ils ont repris leur marche vers nous.

Alors seulement, j'ai pu les voir distinctement. La femme était vêtue d'une robe fluide qui lui tombait si bien sur le corps que je n'ai pu, qu'à regret, en détacher mes yeux. L'homme portait un costume de lin blanc et une chemise grise. Son visage noir qui se fondait parfaitement dans la nuit donnait l'illusion qu'il se déplaçait sans sa tête. Je regardai autour moi et, constatant que personne n'avait remarqué leur présence, ou alors, et c'était le plus probable, que la journée bien remplie les avait tous rendus peu enclins à la courtoisie protocolaire, je me levai et me dirigeai vers eux pour les accueillir. Je me présentai rapidement, m'excusai de l'absence de Simon et, dans un sourire de connivence, encouragée par l'obscurité rassurante, j'ajoutai, sur le ton de la plaisanterie, que les jeunes mariés avaient sûrement d'autres chats à fouetter. Un petit rire forcé nous secoua, *Rien de plus normal*, me dit l'homme, puis se tournant vers sa femme qu'il entourait d'un regard d'une immense tendresse, il a ajouté, *C'est une journée toute particulière...*

Attendue par l'évocation à peine déguisée de leur propre mariage, la femme a hoché la tête puis, gênée par ma présence, s'est prise à rire d'une honte joyeuse.

Je leur proposai de prendre place autour de la table et de boire un verre de vin. Les invités plongés dans un renoncement cotonneux n'ont pas fait plus attention à nous. C'était du moins ce qu'il y paraissait. Bien sûr il n'en était rien, et je comprendrais bien assez tôt, au vu des nombreuses questions qu'on me poserait le lendemain même, que leur fausse indifférence cachait un très vif intérêt.

J'ai servi un verre de vin à chacun, m'excusant de ne pas trinquer avec eux. *Nous ne resterons que quelques minutes*, m'a rassurée l'homme. Il m'a expliqué qu'étant donné l'heure tardive, ils avaient failli ne pas venir, mais qu'ayant promis à Simon d'être présents à son mariage, ils se devaient d'honorer l'invitation.

Sa femme dit qu'elle avait de la famille dans le coin, à une quinzaine de kilomètres, *Nous venons souvent en vacances ici*. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils étaient arrivés si tard, une réunion de famille qui s'était éternisée. Je leur demandai où ils avaient rencontré Simon. *Au bar du village, il y a une semaine à peine*, m'a répondu l'homme, *on était venus faire visiter notre terrain à notre architecte, on va faire construire ici*. – *Oui je suis au courant*, j'ai répondu, *Simon m'a dit que vous aviez acheté un terrain, pas très loin de chez moi, d'ailleurs*. – *Ah oui ?* m'a demandé l'homme, réjoui. – *Oui*, j'ai répondu, *la maison à cinquante mètres – Celle avec les volets bleus, en face ?* – *Oui, c'est bien celle-là !* – *Enchanté, chère voisine*. À cet instant, nous avons ri de bon cœur.

La discussion s'est poursuivie un moment encore. Puis tout naturellement, elle s'est épuisée et le silence s'est installé entre nous.

L'homme et la femme se regardaient, se souriaient, et leurs yeux se disaient ce que leurs lèvres ne pouvaient

exprimer. Je me suis fait la réflexion que c'était là un couple fraîchement formé, mais en réalité (je l'apprendrai plus tard) ils étaient mariés depuis quinze ans et avaient trois enfants âgés de sept à douze ans. La comparaison avec mon couple était forcément douloureuse. Avec Constant, on ne se regardait plus avec cette intensité, malgré l'amour qu'on éprouvait l'un pour l'autre. Je ne sais pas pourquoi cette observation m'a rendue un peu triste. J'en suis vite arrivée à me convaincre que cet étalage de tendresse ne signifiait rien, que l'amour avait aussi ses pudeurs, et qu'il ne se mesurait pas à sa force de démonstration. Quand ils se sont levés pour prendre congé, en me faisant promettre d'embrasser Simon et la jeune mariée, j'ai ressenti une sorte de soulagement. Je les ai vus disparaître dans la nuit, hâtant le pas, comme s'ils craignaient de rater un rendez-vous. À leur démarche fuyante, j'ai pensé qu'ils étaient pressés de se retrouver seuls. Mon corps tendu s'est relâché. Il ne me restait plus qu'une immense fatigue.

Le lundi qui a suivi le mariage, je me suis rendue au bar Le Tennessee, chez François. Il n'était pas loin de midi. Les deux anciens du village étaient au comptoir, comme chaque jour, à ricaner derrière leurs mains brunes et laper la Suze du midi. On les appelle Chevallier et Laspalès, comme le duo de comiques, parce qu'il n'y en a jamais un qui sort sans l'autre, et que leur occupation favorite c'est alimenter leur patrimoine en blagues fraîches.

À l'état civil, c'est Lucien et Léon. Lucien est gros et bavard, Léon, plus discret, ressemble à une nouille. Il arrive aussi qu'on les surnomme Laurel et Hardy. Certains pensent que si l'un mourait, l'autre suivrait. Anciens ouvriers agricoles, ils se connaissent depuis leurs premiers pas et n'ont quitté le pays que pour combattre dans les Aurès, au sein du même régiment. Malgré leur âge, ils ne s'assoient jamais, préférant caler leur bedaine (aussi épanouie chez le gros que chez la nouille) contre le rebord du comptoir, l'épaule de l'un collée contre l'épaule de l'autre. À eux deux, ils ne tiennent pas plus de place qu'un fût.

Derrière le bar, François écoute attentivement les nouvelles plaisanteries du jour et sourit, souvent poliment, presque toujours par indulgence, à cause de leur grand âge. Il feint l'écoute à merveille, François, sans doute en raison de ses deux oreilles larges et décollées qui lui ont valu d'être rebaptisé Dany (Boon).

Sitôt qu'il m'a aperçue sur le pas-de-porte, Lucien m'a interpellée, *Ça va, Anna ? Ça va bien, la mignonne ?*

J'ai salué tout le monde en agitant la main. Les deux amis souriaient de toutes leurs dents ; ils n'en avaient perdu aucune. J'ai commandé un café, ils ont repris une Suze. *Tu sais pourquoi c'est écrit laine vierge sur les pulls ?* m'a demandé Lucien. J'ai répondu que non, je ne savais pas. *Parce que les brebis courent plus vite que les bergers !* On a éclaté de rire. François, derrière son comptoir, ricanait sans bruit.

Le bar était désert à cette heure de la journée. Quelques mouches accablées par la moiteur de l'air stagnaient sur les tables désertes. En sourdine, pour faire un fond, une chanson de Johnny Hallyday. François lui voue une admiration toute particulière et l'écoute du matin au soir. Lucien et Léon n'aiment pas Johnny. Entre eux, en secret, ils l'appellent Jauni le kéké.

On a parlé de *la noce à Simon*. C'était le sujet du jour. Forcément, tout le village, ou presque, y était convié. Lucien a dit que c'était une belle fête, et que le cuissot de chevreuil était tendre, *J'ai tellement picolé que j'ai failli pas retrouver chez moi ! Je me suis fait engueuler par ma femme, quelque chose de bien ! M'a bien fallu toute la journée d'hier pour dégriser, pas toi Léon ?* Léon a ricané derrière ses doigts secs, puis a bu, cul sec, son fond de Suze. François l'a resservi sans attendre.

Dehors pas un chat, la chaleur obligeait tout le monde à la réclusion. Lucien a dit, en regardant par la grande porte vitrée, *Un été chaud, hein, c't'année, même la rivière elle perd son eau, j'ai remarqué ça hier, en allant me balader, diminuée d'un bon tiers.*

Au loin on entendait miauler le disque d'acier d'une scie, et les vaches meugler, moitié moins fort qu'en hiver, elles aussi avaient du mal avec la chaleur. Le son des cloches du village voisin, transporté par un vent brûlant, a résonné longuement. On s'est dit que quelqu'un était mort, on imaginait que c'était un vieux, toujours mieux qu'un jeune, *Ou pire un enfant*, a dit François. Puis elles se sont arrêtées brusquement.

Des odeurs de poivrons frits, de foin séché, d'oignons rissolés et de pâte à pizza embaumaient la rue plombée sous la lumière droite et venaient se mêler aux effluves d'anis, de Suze et de Martini dont les murs, ici, étaient imbibés.

Dans une heure, la sieste écraserait les corps sous les toitures, et les âmes enrobées dans un sommeil moite cesseraient de se débattre.

Deux touristes sont entrés, un homme et une femme. Et c'était comme si l'envoûtement se dissipait, comme si la sueur luisante sur leur front nous ramenait à l'inconfortable moiteur du quotidien. On reconnaît les touristes à leur blondeur extrême, et à leur peau qu'ils n'ont jamais su protéger du soleil. Ils ont demandé, dans un français très approximatif, le chemin des Cèllets. Ils étaient très souriants, s'inclinant de façon exagérée pour s'excuser du dérangement. François les a renseignés, ils se sont inclinés de nouveau, puis sont ressortis. Lucien s'est tourné vers Léon et a lancé, *En été on s'en met plein les Boches, hein !* Et les voilà qui sont repartis à rire. J'ai ri aussi. J'aurais préféré résister à la mauvaise plaisanterie, mais j'ai cédé, comme à chaque fois, peut-être par condescendance, ou encore par respect envers leur grand âge. François gloussait. On aurait dit qu'il pensait « vieillir n'excuse pas tout », mais ses lèvres murmuraient, *Allez, on va pas cracher sur les blondinets, ils nous font quand même tourner le commerce...*

S'en est suivie une discussion entre Léon et Lucien. *T'as vu les chaussettes qui leur montent aux genoux, on voit que les cuisses ! - Des chaussettes, par ce temps-là ! - Une fois, j'en ai chopé deux qui copulaient derrière un massif de géraniums, le cul tout rouge, je vous jure, la rigolade ! - C'est d'Allemagne, ça, ou des Hollandais, ou peut-être aussi des Belges - Tu te rends compte, ils marchent toute la journée sous la cagne, ils ont économisé pour ça. - Et la nuit, ils dorment même pas à l'hôtel, hein, ils préfèrent la tente... - Faut aimer quand même, faut aimer...*

Puis subitement, Léon m'a demandé, comme par associations d'idées, *Qui c'était, le type chez Simon, celui qui*

est arrivé quand la noce était finie ?

Il n'osait pas dire le Noir. Ici, on rit ouvertement des Allemands, parce que c'est légitime, la guerre nous donne ce droit. Les Hollandais et les Belges, pareil, on les considère un peu comme une extension des premiers. Mais des Noirs, on n'en a jamais eu dans la vallée.

J'ai pas eu le temps de lui répondre, un groupe de trois jeunes garçons est entré bruyamment. Ils nous ont salués en grommelant et se sont dirigés vers le fond du bar. On les connaît tous, on a grandi avec leurs parents. Ils se sont installés près du baby-foot et ont commandé des panachés.

L'un d'eux s'adressant à l'un de ses camarades a lancé, *Qu'est-ce que tu branlais à la chapelle ?*

Leur conversation nous parvenait clairement. Eux étaient persuadés qu'on ne les entendait pas, comme si un mur antibruit était dressé au centre du bar, séparant notre monde du leur, nous rendant ainsi invisibles à leurs yeux, et surtout totalement sourds.

L'autre a répondu, dans un débit de mitraillette, comme s'il craignait qu'on ne le laisse pas aller au bout de son histoire, *Je promenais le clébard de la mère 92 elle peut plus archer depuis qu'ils lui ont mis des genoux en titane elle me file vingt balles pour le balader son rat elle dit que la chapelle c'est bon pour lui le clébard qu'il aime bien rendre visite à ses potes chiens canés y a plein de clébards enterrés là-bas il connaît le coin par cœur le rat de sa race il pisse partout putain ça me fout les jetons mais vas-y pour vingt balles j'dis trop rien t'sais quand je lui ai ramené sa brosse à chiottes de ienche elle lui a roulé des pelles sur le blaze Viens mon bichon viens faire un gâté à maman putain ça craint et l'autre merde à poils t'sais qui lui lèche les gencives à la 92 il venait de pisser de chier et de se sucer le cul pouah après elle m'a chopé le bras la yeuvié et elle m'a pas lâché elle me racontait ses histoires toutes pourries de genoux en titane oh mecs si j'avais eu un flingue j'aurais fumé les deux la vioque et son sac à merde de clébard...* Il secouait la tête, essoufflé, comme s'il venait d'échapper à un terrible accident. Puis il a rejoint les deux autres qui avaient pris place autour du baby-foot.

Aux premiers rebonds de la balle, Lucien, profitant du vacarme occasionné par le roulement sourd, s'est exclamé comme à lui-même, *C'est vrai que du brut dans le genre, t'en vois rare dans les parages !*

J'ai pas compris tout de suite à quoi il faisait allusion. Visiblement, François non plus. Il m'a regardée, puis a regardé Lucien. Ses yeux écarquillés semblaient avoir pris le relais des oreilles qui, malgré leur taille, ne réussissaient pas à déchiffrer la dernière remarque de l'ancien. Léon, pour qui rien n'était impénétrable du moment que cela provenait de son ami, a répondu aussitôt, *Les derniers qu'on a vus, c'était dans les Aurès, hein, tu te souviens, les tirailleurs sénégalais ! – Un peu que je me souviens, ils t'étrippaient vivant, à c'qui paraît...*

Et tous deux se sont mis à fixer les bouteilles derrière le comptoir, aspirés par la même terreur animale. On aurait dit qu'à mesure que leurs pupilles se rétractaient, se dévidait à l'envers le film de leur vie, tant et si bien que leur vieux visage semblait peu à peu céder la place à l'autre, le visage sans rides, que le soleil algérien cuisait entre les pentes abruptes du massif montagneux.

Leur silence a creusé une brèche dans laquelle la conversation des trois jeunes garçons a tout naturellement retrouvé sa place. Assis à leur table à siroter leur panaché, ils prononçaient chaque phrase sur un ton monocorde, comme si aucune n'avait de sens, ou qu'au contraire, toutes possédaient le même, *C'est normal une bite qui courbe à droite ? – Pas normal, suicide-toi, c'est mort. – Tu te branles trop. – Déconne ? – Bah ouais, quand tu te branles trop, ça fait des microfractures sur la bite. – Déconne ? – Je déconne pas – Coince-la dans une porte, et tourne le bassin vers la gauche, ça la remettra droit. – Vos gueules faces de pets, je vais vous mettre une putain de branlée au baby !*

Et en un éclat de rire, ils se sont redressés, reprenant leur place, exactement les mêmes que précédemment, pour poursuivre leur partie, comme si rien ne l'avait interrompue.

Dans les yeux de Lucien et Léon, on aurait dit que la lumière avait brusquement été rétablie. Rien de particulier ne semblait y avoir directement contribué, mais la terreur avait cédé le pas à une sorte de curiosité suspicieuse. J'ai repris la conversation là où nous l'avions interrompue. Je leur ai raconté que l'inconnu à la noce de Simon était notre futur voisin, qu'il se nommait Bakary Langlois, qu'il allait faire construire un chalet à l'entrée du village, pas loin de chez moi, qu'il avait trois enfants et qu'il était chef d'entreprise. Je constatai, aux mots « chef d'entreprise », qu'un tic nerveux trahissait une confusion dans la tête des deux compères. Dans leur esprit peuplé de fantômes sénégalais, un Noir ne pouvait pas être chef d'entreprise. Le Noir était au service du Blanc, pas l'inverse.

Je leur parlai du terrain où le futur voisin avait choisi de construire sa maison. La terre, c'est justement ce qui les a occupés toute leur vie. *Tu connais l'histoire de c'terrain ?* m'a demandé Lucien. J'ai répondu que non. *Y a d'ça quinze ans, ils devaient construire un grand hôtel, avec piscine et tout, pour les touristes. Ils avaient fait venir des architectes, des entrepreneurs, des ouvriers, des tas de gens. Mais ça s'est jamais fait, je sais pas trop ce qui s'est passé, ça s'est pas fait, encore une histoire de fric, ça...* Léon a dit que le maire devait être bien soulagé de l'avoir vendu, *Il savait plus trop quoi en foutre de c'terrain-là...*

J'ai ajouté que les travaux du chalet commenceraient d'ici quelques semaines et que, d'après ce que m'avait dit monsieur Langlois, ils emménageraient dès que possible.

Léon, qui visiblement avait du mal à comprendre que des gens comme eux choisissent délibérément de vivre dans un village comme le nôtre, m'a demandé, l'air méfiant, ce qu'ils venaient faire ici. *Je ne sais pas trop, il m'a dit qu'il avait besoin d'un peu d'authenticité, c'est ce qu'il a dit, de l'authenticité. – De l'authenticité,* a répété Léon, comme s'il attendait que je lui explique ce que cela voulait dire. Mais je n'ai rien ajouté. François a dit, *Vivre*

en paix, c'est ça l'authenticité. Lucien a murmuré entre ses dents, fixant son verre de Suze, *Nous aussi, on aime vivre en paix.* Personne n'a relevé. Léon a hoché la tête, juste ça.

Après, on s'est tus.

La balle dans le baby-foot roulait dans un sens, puis dans l'autre. En fond, Johnny, toujours.

À quelques secondes d'intervalle, les téléphones des deux anciens se sont mis à sonner dans la poche de leur pantalon. Ils étaient attendus pour le déjeuner, *Allez, nos dames ont sonné l'angélus, à demain François, à bientôt la mignonne !*

Ils sont sortis, épaule contre épaule, et sitôt qu'ils ont posé un pied sur le bitume brûlant, les deux corps se sont séparés, s'affaissant dans la lumière droite, comme si le ciel les écrasait de tout son poids.

On les a vus disparaître, leurs pas hésitants crissaient sur le gravier, j'ai entendu comme une ultime plainte, *On va mûrir avec cette chaleur ! – Et dire que l'hiver il nous sort du napalm par les feuilles, tellement il fait froid !* François m'a lancé un regard de connivence, et avant même que j'aie eu le temps d'y répondre, deux rires complices ont éclaté sous la lumière blanche du soleil, donnant la mesure du silence.

Il y a une chose que je ne m'explique pas, monsieur Guillot, a dit le président du tribunal, en croisant les bras.

Tu avais la tête baissée comme quelqu'un qui marche contre un vent violent.

Auriez-vous l'obligeance de vous tenir droit et de nous regarder quand on vous parle ? t'a-t-il demandé d'une voix calme, *Ayez le courage de nous affronter.*

Tu t'es redressé, tes lèvres ont tremblé. *Merci, monsieur Guillot.* Tu as réussi à bafouiller un pardon qui s'est perdu entre tes dents, puis tu as relevé la tête en mordant tes lèvres.

Quelqu'un dans la salle a toussé, une toux interminable et sèche qui a exaspéré le président, *Articulez, s'il vous plaît monsieur Guillot, depuis le début on ne comprend rien à ce que vous dites !* Tu le regardais, plus perdu que jamais. Dans ta confusion, tu as fini par lâcher un *plaît-il ?* craintif qui a désarçonné tout le monde, y compris moi, qui en seize ans de vie commune n'avais jamais entendu ce mot sortir de ta bouche.

Le président a ouvert de grands yeux et t'a demandé dans un demi-sourire, *Vous vous fichez de moi ?* Tu as fait non avec la tête, et bien malgré toi, tes yeux se sont embués.

Le président a pris une courte inspiration, puis a lentement formulé sa question, comme s'il s'adressait à un enfant ou à un étranger qui ne parlerait pas sa langue, *Pourquoi, monsieur Guillot, après avoir lavé vos mains dans la rivière gelée, êtes-vous revenu dans la maison pour voler des objets appartenant aux membres de la famille Langlois ?*

Il a tiré une feuille de son dossier et a lu : « *Le téléphone portable de la petite Marion, une bouteille de parfum à moitié vide, quatre CD, deux DVD, deux livres pour enfants, un appareil photo numérique, une souris d'ordinateur et une boîte de cigares.* »

Il a relevé la tête vers toi et a dit, *Il y en avait pour tout le monde.* Il a claqué la langue, puis il a ajouté, *Vous avez tué, puis vous êtes revenu vous servir. Vous avez une explication à me donner ?*

Devant ton mutisme, il a poursuivi, *Ce sont là des objets que vous auriez pu vous offrir. Votre salaire ajouté à ce que touchait votre femme pour son congé parental ne vous interdisait pas tout loisir. Alors, je formule de nouveau ma question : pourquoi avez-vous volé ces objets ordinaires ?*

Tu secouais la tête, bêtement. *Étiez-vous dévoré par la jalousie, par l'envie, la convoitise ?* Le président a continué, *Les belles voitures de monsieur Langlois vous faisaient-elles envie ?* Tu as répondu que oui, avec un gémissement grotesque dans la voix, que tu les trouvais belles, sans plus. *Et son chalet, vous faisait-il envie ?* – *Oui*, tu as répondu d'une voix blanche, *C'est vrai que tout le monde l'admirait, mais bon.* Ta gorge s'est contractée, t'empêchant de poursuivre.

Là-dessus, le président a dit, avec une douceur incroyable, « *Tout le monde* » *ne m'intéresse pas. C'est ce que vous pensez vous, qui doit être entendu ici, dans ce tribunal.* Tu t'es racorni sur ta chaise, on ne voyait plus que tes épaules.

Redressez-vous, s'il vous plaît, monsieur Guillot. Dans tes yeux, j'ai entraperçu une sorte d'effroi mouillé.

Le président a ravalé sa salive, puis a dit, *Vous avez eu un accident grave, il y a quelques années, n'est-ce pas ?* Tu as hoché de la tête. Il a poursuivi, *Vous étiez destiné à une carrière de sportif de haut niveau, mais une chute malheureuse a sonné la fin de vos espérances. Vous avez probablement dû beaucoup en souffrir, non ?*

Tu savais pertinemment où il voulait en venir, c'est pourquoi tu n'as rien répondu.

Le président ne s'est pas démonté, il a poursuivi, *Vous avez certainement fantasmé sur la vie merveilleuse que vous auriez pu avoir, n'est-ce pas ? La réussite de monsieur Langlois vous blessait-elle ? Selon les experts, vous avez envié la vie de monsieur Bakary Langlois à en crever, à en oublier ce que vous possédiez déjà. C'est un peu comme vouloir le feu de l'autre, vous êtes d'accord avec ça, monsieur Guillot ?* Tu n'as rien répondu. Il a secoué la tête, s'est caressé la nuque, en fermant les yeux. Puis se penchant sur son dossier, *Je cite encore une fois l'expert : « Devenir aussi désirable que monsieur Langlois. C'est ce à quoi Constant Guillot aspirait de toutes ses forces. Mais quand l'objet de sa convoitise s'est étendu à "l'espace immatériel", à savoir l'amour infaillible du couple Langlois, la chaleur du foyer, la joie de vivre des enfants, etc., et qu'il a pris conscience qu'il ne serait jamais à la hauteur d'une telle réussite, il n'y a eu d'autre issue que d'utiliser la violence. Il est allé jusqu'à rendre monsieur Bakary Langlois responsable de ses échecs. »* Le président a levé la tête vers toi, *C'était vous ou lui. Vous vous êtes choisi vous, Monsieur Guillot. Les objets insignifiants que vous avez dérobés, après avoir décimé une famille entière, étaient sans doute plus symboliques que fonctionnels. Des biens chargés de sens, du prestige auquel vous aspiriez, vous ne pensez pas ?* Tu n'as pas dit un mot.

Le président a ajouté, avant de se taire, *Ce qui importe c'est ce que vous dites, vous, pas ce que je lis.*

Ton avocat n'a pas dit un mot pendant l'interrogatoire. Il aurait pu intervenir pour te sauver de la noyade, mais il n'en a pas eu le réflexe.

Le président s'est adossé à la chaise puis, jetant furtivement un œil sur sa montre, a dit que l'audience était levée et renvoyée à l'après-midi. Toi, tu secouais la tête, comme si tu voulais chasser une mouche.

À la reprise, l'avocat général t'a demandé si tu étais raciste.

Tu as plissé les yeux, comme pour essayer d'y voir en plein soleil, et tu n'as rien trouvé d'autre à répondre qu'un long et traînant *mais...*, que dans l'assistance, tout le monde a pris pour un aveu.

La question visiblement trop frontale t'avait totalement déconcerté. L'avocat général a regardé les jurés, se délectant de l'effet produit par tes balbutiements désastreux, puis il a dit, *Il ne vous a quand même pas échappé que monsieur Langlois était noir ?* Éclat de rire général. Toi aussi, tu as ri, ce qui a rendu ton avocat fou de rage. Il t'a fait les gros yeux, tu as blêmi et refermé la bouche, aussi sec.

Je suis content de voir que tout cela vous amuse, monsieur Guillot, a dit l'avocat général avec un sourire de chat qui vient d'avaler une pleine gamelle de croquettes.

Je ne comprenais pas ce qui t'arrivait. Tu étais comme un collégien empêtré et sot qui n'a aucune conscience des répercussions catastrophiques qu'une attitude aussi irresponsable risquait d'entraîner. Tout concourait à l'image néfaste que tu renvoyais : ton comportement déroutant, ton refus suicidaire de collaboration, l'obstination de l'avocat général à vouloir t'éloigner de la société des hommes pour faire de toi un monstre. Tu sombrais lamentablement sans même te débattre.

L'avocat général a continué, *Est-il vrai que vous l'appeliez le gros Noir ?* Tu es resté muet, mordillant le mou de tes joues. Il a poursuivi, *De nombreux témoignages font état de violences verbales et raciales : « le gros Noir », « le nègre parvenu » ou encore « le bamboula pété de thunes ». Est-ce que c'est vrai, monsieur Guillot ?*

Du bout des lèvres, tu as dit que peut-être, *Oui, une fois ou deux*, mais que tu ne le pensais pas du tout.

Qu'est-ce que vous ne pensiez pas monsieur Guillot, que monsieur Langlois était « un nègre » ou qu'il était « un parvenu » ?

Tu as secoué la tête, tu as marmonné, l'air fâché, *Y a des fois, c'est vrai, entre nous, on disait « le black »... mais, c'est... c'est pas une insulte « le black », ça n'a rien à voir avec du racisme, ce sont des mots, que des mots...*

Ton avocat a disparu dans sa robe. L'avocat général t'a fixé longuement, puis a dit, *Monsieur Guillot, au risque de me répéter, oui ou non, êtes-vous raciste ?*

Tu as regardé ton avocat dont un rictus amer déformait le visage.

Après un long silence tu as dit, légèrement essoufflé, *Non, je ne suis pas raciste. - Mais vous l'avez traité de nègre ! - J'ai dit ça comme ça ! - Comme ça ? - Oui, à cause de la colère ! - Expliquez-vous ? - J'ai parlé sans réfléchir. - Sa présence vous contrariait ? - Non, mais je supportais mal de me faire arnaquer par quelqu'un qui n'était pas du pays...*

L'avocat général a ouvert de grands yeux. Il te tenait enfin. *Monsieur Langlois était « du pays », comme vous dites ! Il était français au même titre que vous et moi ! - Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire ! Je ne suis pas raciste, vous déformez mes propos, ce n'est pas à cause de la couleur de sa peau. Il nous a escroqués, il m'a humilié, on dirait que ça compte pas !*

L'avocat général a pris une profonde respiration, *Alors voyons les choses autrement, si vous voulez bien. Imaginons que la personne venue s'installer en face de chez vous, un beau jour, ait eu le même train de vie que monsieur Langlois, qu'elle vous ait escroqué de la même façon, mais ait été blanche, auriez-vous agi de la même façon ?*

Ton avocat s'est interposé, *Objection !* Le président l'a immédiatement rejetée et t'a prié de répondre.

C'est n'importe quoi, tu as dit. *La couleur n'a rien à voir là-dedans ! On oublie quand même qu'il nous a escroqués !*

La question tristement racoleuse de l'avocat général ne méritait pas de réponse. Mais le président en avait décidé autrement. Ton avocat t'a foudroyé du regard. L'avocat général a poursuivi, *Décidément c'est une obsession chez vous ! Cela justifiait-il que vous l'assassiniez, lui et toute sa famille ? De combien vous a-t-il escroqué ? Huit mille euros ? Huit mille euros ! Vous avez tué cinq personnes pour huit mille euros ! Une somme dérisoire ! Tu as touché ton cou, puis tes lèvres, comme si tu allais vomir, tu as dit, Oui, c'est vrai, mais sur le moment, j'ai pas réfléchi à ça, c'était l'argent de mes parents, toutes leurs économies, qu'est-ce que j'allais leur dire... Huit mille euros, c'est quand même une grosse somme...*

L'avocat général t'a immédiatement interrompu, atterré par la vacuité de tes propos, *Et les enfants de Monsieur Langlois ? Vous ont-ils escroqué, eux aussi ? Et leur mère ? Que vous a fait cette pauvre femme pour que vous lui trouviez le dos ? Rien ne prouve qu'elle ait été au courant des malversations de son mari. Rien. Vous croyez vraiment que leur mort valait huit mille euros ? Mille six cents euros par personne, monsieur Guillot. Ne trouvez-vous pas cette somme dérisoire par rapport à la gravité de votre geste ?*

Avant d'aller se rasseoir, il a lancé entre ses dents, *Notre monde est malade !* Puis il a indiqué au président qu'il n'avait plus rien à ajouter.

Le président t'a demandé si tu avais quelque chose à dire. Tu as répondu que ton esprit était embrouillé, que tu en avais marre qu'on déforme tes propos et qu'à partir de maintenant, tu préférerais te taire.

Le président, étrangement calme, feuilletait son dossier. La nuit tombait, il a ajourné la séance.

J'ai su dès l'instant où je t'ai vu courir sur cette piste d'athlétisme que nous aurions un avenir commun.

Le stade où venaient s'entraîner beaucoup de sportifs de tous niveaux était aussi, en raison de sa proximité avec le lycée, un lieu où l'on se retrouvait après les cours de la journée. Nous restions assis sur les gradins, entre copains de classe, et nous regardions évoluer les athlètes, comme on regarderait la mer au-dessus d'une falaise, tout en discutant et fumant. Parfois même, nous nous partagions une bière tiède que nous buvions au goulot et que nous faisions tourner de main en main.

Ce jour-là, tu t'entraînais sur la piste depuis plus d'une heure et je n'avais pu détacher mes yeux de toi. C'était la première fois que je te voyais. Ta spécialité (le saut à la perche) que peu d'athlètes ici pratiquaient, me fascinait. À chaque fois que tu t'élançais sur la piste, on avait l'impression que tu jouais ta vie, comme s'il s'agissait de ton dernier saut. Après chaque tentative, tu te tournais vers ton entraîneur. Il parlait, tu l'écoutais. Suspendu à ses lèvres, tu ne disais rien, acquiesçant d'un simple mouvement de tête ou d'une main que tu passais rapidement dans tes cheveux. Il y avait chez toi une détermination sauvage, une obstination inébranlable qui m'a tout de suite captivée. Rien ne semblait pouvoir te détourner de ton objectif. Tout en toi, corps et esprit, semblait tendre vers un seul but : sauter le plus haut possible.

Quand j'ai demandé à mes amis si l'un d'entre eux te connaissait, ils m'ont tous répondu que non. J'apprendrais plus tard que tu venais d'emménager avec tes parents dans la région, qu'à l'instar de ces derniers, tes entraîneurs attendaient beaucoup de toi, et qu'au vu de tes performances extraordinaires, il était inenvisageable que tu ne puisses pas devenir un champion. Destin pour lequel les premiers étaient prêts à sacrifier leur argent, et les autres leur temps. Après avoir été champion départemental, tu avais obtenu la première place au championnat régional, et tes résultats exceptionnels te mèneraient tout droit vers une qualification en équipe de France.

Chaque soir, j'ai guetté un regard, un petit signe. À mon grand désespoir, tu restais concentré, agrippé à ta perche comme si elle était une extension de toi, et rien ne serait certainement jamais advenu entre nous si je n'avais pas bénéficié d'un petit coup de pouce de mes camarades qui, n'étant ni stupides ni aveugles, avaient bien remarqué que ma présence aux réunions n'était plus uniquement motivée par l'amitié que je leur vouais, mais aussi, et surtout, par le plaisir que ta vue suscitait. Bien sûr, au début, j'ai nié toute attirance, mais mes objections systématiques ont fini par me desservir. Face à l'incrédulité amusée de mes camarades j'ai bien été obligée d'admettre que oui, *Oh oui*, tu me plaisais beaucoup.

Un soir, dans une pizzeria où nous étions tous attablés, je t'ai vu apparaître à la porte du restaurant et rejoindre notre groupe. À ma grande surprise, tout le monde semblait te connaître. On t'avait placé face à moi, au centre de la table, afin que tout le monde puisse avoir un œil sur nous. Je n'ai pas pu lever un seul regard dans ta direction. La soirée avait été arrangée à la seule fin de nous connecter l'un à l'autre, et tout ce qui était dit, toutes les questions que mes amis te posaient étaient destinées à m'informer. Malgré leurs bonnes intentions, mes camarades m'avaient placée dans une situation plus qu'embarrassante. Toi, tu jouais le jeu, non sans une pointe de malice, et malgré ma gêne, je n'ai pas perdu un mot de tes paroles. Inutile d'ajouter qu'il ne s'est rien passé ce soir-là, et que le lendemain, après une nuit à me ronger les doigts, j'ai appelé un à un mes camarades pour leur dire à quel point je les maudissais. J'étais persuadée que leur intervention avait tout gâché, et que surtout, je ne me remettrais jamais d'une telle honte.

L'après-midi même je recevais un message sur mon téléphone portable dans lequel tu m'invitais au cinéma le week-end suivant. L'année d'après, tu me demandais en mariage, et bien sûr, j'acceptais.

Tes parents voyaient d'un assez mauvais œil notre liaison, convaincus que je te détournais de ta brillante destinée. Ton père qui dans sa jeunesse avait lui aussi attiré l'attention sur ses talents de footballeur s'était malheureusement vu refuser l'accès à une carrière de sportif professionnel à cause de résultats de moins en moins probants. La chose n'avait pas été facile à accepter, mais du jour où il avait rencontré ta mère, il avait tourné la page sans amertume, s'était rabattu sur des études de mécanique et était devenu un excellent mécanicien. Sa vie de grand sportif semblait un rêve lointain, et rien n'avait plus jamais éveillé le souvenir de cette époque. Un premier enfant était né, un deuxième avait suivi, puis tu es arrivé. Tu étais donc le dernier d'une fratrie exclusivement masculine, et contrairement aux deux premiers, tu as montré au cours de ta scolarité des qualités sportives hors du commun, dont on a informé bien vite tes parents.

Stimulé par cette nouvelle chance que la vie lui offrait à travers toi, ton père a senti reprendre en lui le feu qu'il croyait éteint depuis longtemps et, miraculeusement ragaillard, a décidé que tu ne raterais pas ce que lui n'avait pas su mener à bien. Il engagerait, à cette fin, sa volonté, son temps et son argent. C'est pourquoi, lorsque je débarquai dans ta famille, on m'a bien vite signifié (avec force allusions) qu'il serait criminel de te détourner de tes objectifs. On me faisait donc porter le poids de ton échec, avant même qu'il ne soit advenu, et l'injustice avec laquelle on me traitait s'accompagnait d'une double peine, puisque tu n'émettais jamais la moindre opposition aux menaces larvées qu'entre deux silences tes parents laissaient résonner dans l'air.

Quand nous nous retrouvions seuls, et que je te demandais pourquoi tu ne leur disais rien, tu répondais

invariablement qu'il ne fallait pas les prendre au sérieux, que tu te fichais royalement de ce qu'ils pensaient, et qu'il était inutile de déclencher des conflits pour pas grand-chose. Ce « pas grand-chose » que tu opposais à chacune de mes incompréhensions me blessait et me laissait entrevoir avec effroi que ma présence intrusive ne changerait absolument rien à la vie que tu avais menée jusqu'ici avec tes parents et que, quoi qu'il puisse advenir, tu serais, de manière inconditionnelle, de leur côté. J'en étais même venue à me demander dans quelle mesure la défiance de tes parents envers moi ne t'arrangeait pas. Aussi, à terme, j'ai commencé à douter de ta sincérité, et de ton amour. Mais en dépit de tous mes pronostics, tu m'as demandée en mariage, et devant mon étonnement tu as éclaté d'un rire si franc, si clair, qu'il a balayé instantanément toutes mes incertitudes.

À l'annonce de notre projet de mariage, tes parents sont restés graves et muets. Comme à ton habitude, tu as haussé les épaules, et tu as dit que tu te fichais de ce qu'ils pouvaient penser. Cette fois, contrairement à la douleur que m'avaient causée à maintes reprises ces quelques mots blessants, j'ai ressenti de l'orgueil à te les entendre prononcer en ma faveur.

Nous étions en avril, nous devions nous marier en octobre. Tu disais que tu m'aimais, c'est ce que tu me murmurais le soir, après l'amour, *Je t'aime d'amour*, tu disais. Je répondais, *Moi aussi*, la tête coincée sous ton aisselle, dans l'odeur musquée de tes poils doux qui me chatouillaient les narines.

Un jour, lors d'un saut à l'entraînement, à cause d'une erreur technique (tes épaules trop en arrière) ta perche s'est repliée, te projetant violemment sur la piste, et tu es retombé, d'aussi haut qu'elle t'avait propulsé, c'est-à-dire de près de quatre mètres.

Avant même que les os de ton bassin n'éclatent sous la violence du choc, tu as su que c'était fini et que tes rêves de gloire étaient définitivement anéantis.

Le chirurgien qui nous a reçus à l'hôpital nous a expliqué que l'état de ton bassin était identique à celui d'un vase brisé, que ton fémur était également fracturé, et que par conséquent, ils allaient devoir te poser une prothèse et des broches. Fou de rage et de douleur, ton père n'arrêtait pas de marmonner comme à lui-même, *Qu'est-ce qui s'est passé, putain, qu'est-ce qui s'est passé, putain de perche !*

Toi, tu savais que ces accidents arrivaient, qu'une simple erreur d'appréciation pouvait provoquer ce qu'entre perchistes vous appeliez un retour-piste. C'était l'un des pires scénarios et malheureusement tu n'y avais pas échappé.

Ta mère, elle, étouffait des sanglots dans ses poings tout en m'implorant du regard, comme si je détenais le pouvoir de remonter le temps et d'effacer les stupidités que ce vieux chirurgien était en train de débiter. Je me suis approchée d'elle, et sans réfléchir je l'ai prise dans mes bras.

Comme un enfant qui n'attend que la chaleur d'un geste pour s'abandonner à la douleur, elle a éclaté en sanglots si violemment que je ne savais plus s'il fallait chercher la cause de sa douleur dans l'accident dramatique dont tu avais été victime, ou dans la farouche animosité dont elle avait toujours fait preuve à mon égard et que maintenant elle regrettait.

Ton père regardait la scène de loin, quelque peu dérouté par la réaction de sa femme ; mais dans la douleur extrême où il se trouvait, il m'a considérée comme s'il me voyait pour la première fois, et miraculeusement il m'a souri.

Après huit mois d'hospitalisation et huit mois de rééducation intensive, tu as remarché. Avant cela, tu as dû endurer de nombreuses complications liées à la gravité de tes fractures. Ta vessie endommagée lors de ta chute a dû être suturée à deux reprises, et une paralysie de ton nerf sciatique a entraîné une boiterie définitive. Tu es devenu mutique et taciturne. À l'hôpital, tu ne t'intéressais à rien d'autre qu'à l'écran de télévision que tu fixais du matin au soir, et, si l'on en jugeait par tes cernes de plus en plus marqués, la nuit aussi. Les seules émissions que tu refusais de voir étaient les émissions sportives. Tu zappais aussitôt que tu avais le malheur de tomber dessus, et la mélancolie qui voilait ton regard se transformait subitement en une fureur sourde. Tu n'as plus jamais regardé une seule compétition d'athlétisme, et durant de longs mois tu ne t'es plus intéressé à aucun sport.

Tu mangeais très peu. Tu grignotais quelques fruits secs salés que j'achetais, à ta demande, à la supérette de l'hôpital. Convaincue que ton manque d'appétit était lié à la nourriture dégoûtante qu'on te servait, ta mère cuisinait pour toi et rapportait dans des Tupperware encore chauds toutes sortes de plats. Tu n'y touchais pas. Tu la remerciais avec un sourire figé, puis tu repoussais d'un geste las tout ce qu'elle te présentait. Ta mère suppliait à voix basse, en tapotant ton bras, *Essaie mon chéri, mon tout-petit*. Elle s'était mise à utiliser des mots qu'elle n'avait plus employés depuis ton enfance, *mon chéri, mon tout-petit, mon poussin*. Toi, ça t'agaçait, ça te jetait dans des rages sourdes.

Ton père restait dans un coin de la chambre, debout, immobile, te fixant d'un air inquiet. Tu ne mangeais pas, mais c'est lui qui mincissait à vue d'œil, comme si par fixation symbiotique, il avait choisi de t'épargner un malheur de plus en dépérissant à ta place. Tu ne parlais jamais de ce que tu endurais, et tu agissais comme si rien ne t'atteignait. Mais à la seule évocation des jours anciens, tu te raidissais, et en quelques phrases coupantes tu nous signifiais fermement que rien de ce qui constituait ta vie d'autrefois ne t'intéressait plus.

En plus de ton accablement, ton corps était sujet à d'explicables baisses de température. Tu avais froid, en permanence. Aux mains, aux pieds, partout. Et bien après ta sortie d'hôpital, au plus chaud de l'été, tu continuais de frissonner. Tu ne comprenais pas ce qui t'arrivait, tu attribuais cet étrange phénomène au manque d'exercice. Pour moi, tu vivais dans une sorte d'hiver traumatique.

À ta sortie d'hôpital nous nous sommes installés dans un petit appartement meublé qui appartenait à mes

parents. Ils l'avaient toujours loué, mais le prêt étant remboursé depuis longtemps, ils ne voyaient aucune objection à ce que nous nous y installions jusqu'à ce que, selon leur expression, nous puissions « voler de nos propres ailes ». Je trouvais la formule un peu maladroite, pour quelqu'un qui venait de perdre les siennes, mais je me consolais en espérant que, dans la confusion dans laquelle tu te trouvais depuis l'accident, tu n'aies pas relevé.

Malgré la tristesse qui figeait ton visage dans une expression de douleur, tu as recommencé à te nourrir tout doucement. Tu ne savais pas encore comment tu devais envisager ton avenir, tu n'y avais d'ailleurs pas encore réfléchi. De toute façon, je n'attendais rien de toi. Je n'étais préoccupée que par l'amélioration de ton état général et te soutenais du mieux que je pouvais. J'avais commencé en début d'année scolaire des études en soins infirmiers. Avant ton accident, nous en parlions souvent, tu semblais fier d'épouser une infirmière. D'aussi loin que je me souviens, j'avais toujours espéré le devenir, comme ma mère. Durant toute sa vie, elle s'était consacrée à ceux qu'elle appelait dans un sourire attendri *mes pauvres petits blessés*. Elle les aimait avec une tendresse désarmante, et quand l'un d'eux mourait, elle vivait cette perte comme un échec personnel.

Quand je rentrais le soir, nous parlions de choses et d'autres, mais je ne te demandais jamais comment tu avais occupé ta journée. Je savais que tu n'avais rien fait, et que ton esprit tout entier était occupé par le chagrin et les souvenirs. Un soir, tu m'as dit qu'on méritait mieux. *Mieux que quoi ?* je t'ai demandé. D'un geste maladroit tu as balayé l'appartement, puis ton bras est retombé sur ta hanche meurtrie. Tu pleurais sans bruit.

Ton père avait bien du mal à se remettre de ce drame. Pour lui, il s'agissait d'une terrible malédiction. Comment était-il possible que l'histoire se répète ? D'abord lui, ensuite toi. Deux vies saccagées, deux destins broyés, *Quelle saloperie, la vie !*

Ta mère passait son temps à le raisonner, *Il est vivant, c'est ce qui compte !* Mais rien n'y faisait, il se lamentait, il injurait Dieu, *Ce fils de pute a brisé la vie de mon fils !* Il n'était pas croyant, ne l'avait jamais été, mais aussi étrange que cela puisse paraître, ton terrible accident avait éveillé en lui la conscience d'une présence divine. Pour lui (et c'était nouveau) la volonté humaine était soumise à la méchanceté de Dieu. Ta tragédie était la preuve indéniable des agissements surnaturels d'un « *putain de Dieu* », dont il ne s'était, jusqu'alors, jamais soucié. Il fallait bien trouver un coupable.

Sa rage qui n'était rien d'autre que l'expression de son immense douleur t'insupportait. Au début, tu as fait comme toujours, tu n'y as pas prêté attention, convaincu que le temps finirait par l'apaiser. Mais contrairement à ce que nous pensions, le temps n'a fait que l'accroître. Ce sentiment d'impuissance exaspérée, qu'à chacune de vos rencontres il te manifestait, te maintenait dans la perte inconsolable de celui que tu avais été et que tu ne serais jamais plus.

Un soir, une discussion a dégénéré en dispute. Sous le coup de l'exaspération, tu lui as dit que tu ne supportais plus son fatalisme, et que sa colère, au demeurant bien légitime, ne t'aidait pas à aller de l'avant. Tu ajoutais que tu n'en pouvais plus de l'entendre se plaindre, et que tu ne comprenais pas pourquoi cette situation l'affectait à ce point car, après tout, ce n'était pas lui qui avait eu le bassin brisé, et pas lui non plus qui souffrait quotidiennement de douleurs insupportables.

Ton père t'a regardé comme s'il te voyait pour la première fois, ou qu'il se réveillait d'un long coma. Il n'a rien objecté à tes nombreux reproches, au contraire, il semblait les accueillir comme une électrisante révélation.

Ta mère tremblait sur un petit tabouret, à la faible lueur d'une lampe.

Ton père n'a pas dit un mot, et d'un geste peu assuré de la tête a invité sa femme à le suivre. On ne les a pas vus pendant près de trois mois. Ta mère continuait de nous appeler en l'absence de ton père pour nous informer du changement radical qu'avait entraîné cette dernière confrontation. Il n'en parlait plus du tout, *Jamais un mot sur ton accident !* Toi, tu trouvais que cette distance était nécessaire, convaincu que vous vous retrouveriez un jour, quand les choses auraient repris leur juste place.

L'éloignement s'est avéré bénéfique. Tu as commencé à te projeter de nouveau et à réfléchir à une reconversion. Tu n'avais jamais envisagé ta vie sans le sport, c'est pourquoi repenser ton avenir s'avérait plus compliqué que tu ne l'imaginais. Nous en parlions des soirées entières, et bien que nous évoquions toutes sortes d'éventualités, il était quasiment impossible pour toi d'envisager autre chose que ce pour quoi tu étais viscéralement fait.

La solution est finalement arrivée de l'extérieur. Tu avais gardé d'excellents contacts avec ton entraîneur, il venait souvent prendre des nouvelles de ta santé.

Un jour il t'a annoncé que l'équipe régionale de handball avait perdu son entraîneur et qu'on cherchait à en recruter un nouveau. Dans un premier temps, tu as balayé l'information d'un rire triste, *Je n'ai jamais touché un seul ballon de hand, et puis le sport, pour moi, c'est mort, je veux plus.*

L'entraîneur a opéré un repli stratégique (il savait bien qu'il t'aurait à l'usure) puis laissant passer quelques jours est revenu à la charge. Il contrait tous tes doutes par une argumentation béton, qu'il avait préparée en vue de te convaincre et d'asseoir une détermination farouche face à ton entêtement légendaire. *Mais*, tu disais, *comment veux-tu que j'enseigne le hand, je ne connais pas les règles ?* – *Pas besoin d'avoir fait Saint-Cyr*, répondait l'entraîneur, *je t'apprendrai, il y a en tout et pour tout une douzaine de règles !* – *Et les entraînements, j'y connais rien !* – *Pareil, je t'apprendrai.* – *Mais je boite encore, j'ai du mal à rester debout plus d'une heure !* – *Ça passera avec le temps, et puis on peut entraîner une équipe le cul sur une chaise. Et pour t'éviter de perdre de la salive, je précise que c'est moi qui passerai te chercher les soirs d'entraînement, jusqu'à ce que tu puisses reprendre le volant.*

Il avait réponse à tout.

Tu crois vraiment que je pourrais ? tu me demandais, le soir, sous la couette. Je répondais que oui, *Pourquoi pas*, en essayant de ne pas trahir mon inquiétude. Dans l'idéal, je crois que j'aurais préféré que tu fasses autre chose. Je craignais que revenir à ce qui avait toujours donné sens à ta vie ne te maintienne dans d'éternels regrets, et surtout ne réveille l'immense chagrin de la perte. Comment oublier celui que tu aurais pu devenir si chaque jour te le rappelait ?

Tu as fini par dire oui, et contre toute attente, j'ai assisté à une incroyable renaissance. Ce poste semblait avoir été créé pour toi. Tu t'y consacrais avec la détermination enragée que je te connaissais, et que je désespérais de voir réapparaître un jour. La mélancolie qui t'accompagnait jusqu'alors a disparu aussi brutalement qu'elle était apparue. Et comme un bonheur ne vient jamais seul, on a vu un jour ton père sonner à notre porte. Avant même de franchir le seuil, il t'est tombé dans les bras, et a pleuré longuement. À la façon dont tu l'enlaçais, on aurait dit que tu étais devenu le père, et lui l'enfant. Pendant un moment, je n'ai pas osé vous déranger, puis sentant que l'étreinte mollissait, je proposai à ton père de venir boire un café. Dans la cuisine nous avons bu notre café sans dire un mot. Nous étions comme des naufragés après une tempête. Ton père souriait sans te quitter des yeux. Toi, d'une main, tu touillais ton café, et de l'autre tu caressais mon bras. On entendait la pluie tomber par la fenêtre entrouverte et le bourdonnement du réfrigérateur. La terre exhalait des odeurs d'herbe mouillée. Nous étions plongés dans la béatitude de nos recommencements, et tout semblait avoir été concocté pour honorer ces retrouvailles. Quand tu lui as annoncé qu'on t'avait proposé un poste d'entraîneur et que tu avais accepté, ses yeux se sont allumés et d'autres larmes ont roulé sur ses joues. Il a réussi à dire entre deux spasmes, *Quand je vais annoncer ça à ta mère...*

Plus tard, ta mère nous a appris qu'il avait passé la nuit à pleurer, et que le lendemain, il était redevenu celui qu'il avait cessé d'être le jour de ton accident.

J'ai poursuivi mes études d'infirmière jusqu'à la fin de la deuxième année, puis j'ai abandonné. Mes résultats moyens, voire médiocres, m'y ont contrainte. J'ai dû me rendre à l'évidence, je n'étais pas faite pour ça. En réalité, je n'avais aucun talent pour soigner. J'avais choisi de devenir infirmière parce que ma mère l'était, mais je me suis vite rendu compte qu'on ne pouvait exercer ce métier que si on avait, vissé au cœur, ce besoin irréprensible de réparer les autres. Je n'étais pas de celles-là.

Par la suite, je me suis orientée vers une formation de puéricultrice. Je suis restée deux années à la pouponnière de la maternité, puis je suis tombée enceinte de notre premier enfant. À sa naissance, nous avons acheté notre maison et, désireuse d'élever ma fille moi-même, j'ai pris un congé parental de trois ans. Notre deuxième fille est arrivée à la fin de ces trois années, et tout naturellement, j'ai enchaîné avec un deuxième congé.

D'année en année, ton état s'améliorait, tant et si bien que tu t'es remis peu à peu à la pratique sportive. Certes tu n'avais plus la carrure d'un champion international, mais tu restais un athlète de qualité, et ta boiterie, de moins en moins contraignante, ne t'empêchait pas d'être performant. La douleur revenait régulièrement, mais tu avais appris à la dompter. Trois fois par semaine, tu prenais ta voiture, et tu parcourais les soixante kilomètres qui te séparaient de ton lieu de travail. À te regarder, on aurait pu penser que tu étais resté le même. Tu étais redevenu celui que j'avais connu, et ta personnalité paraissait n'avoir subi aucune altération significative. C'était du moins ce qu'on pouvait penser, quand on ne faisait que te croiser. Mais moi qui partageais ta vie, et te connaissais mieux que quiconque, je voyais bien que quelque chose, en toi, s'était fissuré. Quelque chose que tu avais fini par consolider, mais dont l'équilibre fragile risquait à tout moment de céder. Il y avait chez toi, par moments, et sans raison particulière, une colère étouffée dont je devinais le bouillonnement à un geste d'impatience, ou un faible sanglot dans la voix, ou encore un rictus amer.

Dans ces moments-là, tu étais comme un volcan indécis, une simple secousse aurait suffi à te faire exploser. Je me souviens m'être dit que le temps finirait par t'apaiser. Et nous avons continué d'avancer.

Nous n'avons jamais évoqué notre mariage avorté. Nous ne nous sommes d'ailleurs jamais mariés. Il m'est arrivé de faire des rêves étranges dans lesquels toi et moi nous nous marions. Dans ces rêves, nos vêtements étincellent et nous sourions à des personnes dont je ne reconnais pas le visage. Quand tu passes l'anneau à mon doigt, je relève la tête vers ton sourire, et je remarque avec stupéfaction qu'il te manque une dent sur deux.

La première neige était tombée en abondance au milieu du mois de novembre. Le ciel, noir par endroits, si bas qu'on aurait pu le repousser d'un coup de tête, ne promettait aucune amélioration. La nuit, la vallée se serrait dans un silence précoce. Au matin, sur les chemins enneigés, derrière la brume épaisse, plus aucun lièvre ne bondissait. Au village, les poules désertaient les cours de ferme et couraient se réchauffer aux flancs bouillants des vaches.

Le 13 novembre, alors que nous étions devant la télé, nous avons regardé, épouvantés, les images terribles de la série d'attaques terroristes à Paris et à Saint-Denis. Au début, nous en avons parlé beaucoup, à la maison, à l'épicerie, chez François, avec tout le monde et partout. Et puis au bout d'une semaine, nous n'avions plus rien à en dire. Le silence, comme la neige inerte, avait fini par reprendre sa place.

Les travaux du chalet démarrés quelques mois plus tôt avaient dû être interrompus. Le gel précoce n'aurait pas nécessairement d'un hiver long et rigoureux. Chez nous, il était impossible de prédire les saisons car la nature capricieuse démentait régulièrement nos prévisions. Et c'est exactement ce qui est arrivé. La neige a fondu au début du mois de janvier et, dans l'air radouci, les branches noires des arbres ont de nouveau hébergé des oiseaux. On les entendait tôt le matin piquer l'écorce noire et sautiller sur leurs pattes maigres.

Les travaux du chalet des Langlois ont repris. On avait aperçu le couple à plusieurs reprises venir en surveiller l'évolution. Ils étaient seuls, ou accompagnés de leurs trois enfants. Elle, vêtue d'un manteau long en laine, lui d'une parka à col fourrure et d'une chapka grand froid dont le volume impressionnant me faisait sourire. Les enfants refusaient systématiquement de descendre du véhicule, trop occupés à marteler leur console de jeux. Ils préféraient ronronner dans la chaleur de l'habitacle, plutôt que d'avoir à affronter inutilement le froid.

Au début du printemps, les travaux étaient terminés. C'était, dans la région, le chalet le plus impressionnant, et son apparition provoquait tout à la fois la crainte et l'admiration. Piqués par la curiosité, Chevallier et Laspalès avaient changé l'itinéraire habituel de leur promenade quotidienne, et chaque matin s'arrêtaient devant le chalet. À leur approche, j'ouvrais les fenêtres de ma cuisine et, humant le temps, je les observais. Je les entendais discuter de l'imposante maison, à la fois ahuris et dubitatifs. Ils la fixaient, sous le soleil frileux, comme on fixe quelque chose qu'on voit pour la première fois. Les mains dans les poches de leur pantalon, ils soulevaient les épaules et les laissaient retomber, sans un mot.

Un matin, alors que j'allais au-devant d'eux, Chevallier m'a lancé, *Dis donc ma jolie, elle va finir par te cacher le soleil, cette baraque !* Je me suis forcée à rire et nous sommes restés là, à fixer le chalet haut de deux étages, relevant la tête pour admirer la charpente épaisse du toit, dont on pouvait, à l'œil nu, apercevoir les rainures encore fraîches du bois. *C'est du beau travail, s'accordaient à dire les deux anciens, C'est du chêne, ou du châtaignier, un bois pareil c'est inusable, cher à l'achat, mais increvable...*

Les Langlois ont emménagé à la fin du mois de juin. On les a vus arriver un matin clair et ensoleillé dans leur énorme voiture noire, suivis de trois camions de déménagement.

Oh putain, un Hummer, une bagnole à soixante-dix mille plaques ! tu as dit, derrière la fenêtre de notre cuisine, en soulevant le voilage. Ce n'était pas le seul véhicule qu'ils possédaient, on s'en rendrait compte plus tard.

La première semaine, j'étais allée leur souhaiter la bienvenue. En retour, ils m'avaient saluée chaleureusement, mais j'avais senti à leurs gestes empressés qu'ils préféraient ne pas être dérangés pendant leur emménagement. J'avais gentiment proposé mon aide, qu'ils avaient refusée net, prétextant qu'ils ne voulaient pas abuser de moi. Ils m'avaient quand même offert un café, que nous avons bu rapidement sur leur terrasse qui dominait la vallée. La vue à couper le souffle s'étendait aussi loin que possible. On voyait les sapinières noires et les cimes secouées par le vent. La rivière qui courait au cœur de la vallée mêlait son murmure aux clapots du lavoir. Je connaissais cet endroit depuis toujours, mais j'avais l'impression de le découvrir pour la première fois. La terrasse, comme un perchoir gigantesque où des odeurs de résine de pin transportées par la brise embaumaient tout, donnait envie de s'élancer dans les airs.

À la fin du mois d'août, ils avaient envoyé des invitations à bon nombre d'entre nous. On avait reçu le carton dans nos boîtes aux lettres, ce qui nous avait étonnés et intrigués. On n'était pas habitués à ces mondanités, et on ne savait pas quoi en penser. Au village, on invitait presque jamais personne à dîner, ou seulement quand une occasion spéciale se présentait, comme un mariage ou un baptême. Le reste du temps, les gens passaient les uns chez les autres boire un café, ou l'apéritif, mais cela n'allait jamais plus loin.

Au Tennessee, chez François, on s'était demandé à quoi ressemblerait cette soirée. On s'était tous consultés pour savoir qui avait l'intention d'honorer l'invitation des nouveaux voisins, et qui, au contraire, s'en abstiendrait. On se posait des questions, est-ce qu'il y aurait un buffet ? Un vrai repas ? On craignait de ne pas savoir quoi leur dire, ou de s'ennuyer, on se consolait à l'idée d'être ensemble, on faisait des pronostics quant aux alcools qu'ils proposeraient, les plus vieux espéraient qu'il y aurait du Ricard, les plus jeunes de la bière, et les enfants du soda.

Nous étions une bonne trentaine à avoir répondu à l'appel. Par chance, cette année-là, profitant d'une belle arrière-saison, la douceur de l'air nous permettait de dîner dehors. Tout s'est déroulé sur la terrasse, et comme on pouvait s'y attendre, tout le monde fut ébahi par la vue extraordinaire.

Des tables rondes avaient été disposées un peu partout, ainsi que des fauteuils de jardin. Une guirlande multicolore était enroulée sur toute la longueur du garde-corps et des lampes de jardin sur pied veillaient aux quatre coins de la terrasse. Le vent tiède, pris dans les ruelles étroites, montait faiblement, soulevant les nappes.

Sur une très longue table, un buffet impressionnant nous attendait. Il y avait des brochettes de gambas, de la galette de pommes de terre, des cheesecakes à la tomate et au pesto, des millefeuilles de melon, des accras de morue, du tartare de thon, toutes sortes de salades, du fromage présenté sous cloche, brie, roquefort, comté, servis avec des noix et du mesclun, des nuggets pour les enfants et des coquillettes en gratin, du fondant au chocolat pour le dessert, de la tarte tatin à la crème d'amandes grillées, des muffins au chocolat ; nous avons bu du vin, rouge et blanc, de la bière pour ceux qui préféraient, du Ricard en apéritif, du porto, du martini blanc, du soda, des eaux minérales, plate et pétillante, et de la liqueur de poire. Un festin qui nous a tous laissés sans voix.

Au début, nous n'osions pas nous en approcher. On restait à distance, en piétinant, les mains dans le dos. On ne savait pas si on pouvait se servir, ou s'il fallait attendre qu'on nous le propose. Heureusement, Sylvia Langlois nous a invités à nous rapprocher de la table, ce que nous avons fait, sans toutefois réussir à nous détendre tout à fait. À l'intérieur, le chalet était décoré avec goût. Sylvia et Bakary passaient d'un groupe à un autre, aimables et souriants. Entraînés par les enfants du couple, nos filles couraient dans la maison, montaient et descendaient les escaliers, riant, criant, sans que jamais l'un ou l'autre de nos hôtes n'y trouve à redire.

Plus tard dans la soirée, un groupe s'est formé autour de Bakary. Quelqu'un lui a demandé quelle profession il exerçait. Il s'est empressé de répondre, comme s'il attendait cette question depuis le début de la soirée, *Avec ma femme, on vend du rêve. On a créé une agence de voyages pas comme les autres. Une usine à rêves. On propose des voyages dans des lieux atypiques, par exemple La route du cuivre au Mexique, vous connaissez la route du cuivre ? c'est fantastique ! On a aussi La Laponie à cheval, ou des séjours chez les cow-boys de l'Outback, ou bien au Japon, dans les bains chauds, avec les macaques des neiges. Dernièrement on a créé le tour du monde en quarante jours ! Ça n'existait pas, c'est ma femme qui en a eu l'idée. Et bientôt on proposera aussi des nuits à la belle étoile sur le toit d'un gratte-ciel à Dubaï, ça marche fort, les gens adorent ça, ou encore vivre comme Robinson Crusoé sur l'île du Vanuatu, et c'est pas fini, on a encore des tas d'idées !* Bakary Langlois éprouvait un plaisir incroyable à nous parler de son travail et de ses projets. Je me souviens m'être dit que ces voyages étaient sûrement coûteux et pas du tout accessibles à des gens comme nous. Quelqu'un d'autre lui a demandé pourquoi ils avaient choisi notre village comme lieu de résidence. Là encore, son regard s'est éclairé, *Ma femme a de la famille dans le coin, elle y vient en vacances depuis qu'elle est petite. Elle rêvait de s'y installer. La vie est plus tranquille ici qu'en ville. On est à une heure de route de notre lieu de travail, mais on est prêts à faire le sacrifice !* Bakary aimait parler. Et d'ailleurs tout en lui parlait : son regard, ses mains, son corps. On aurait dit qu'il était capable de puiser de l'énergie dans le regard de chacun d'entre nous pour nourrir ses propres paroles. À moins que ce ne soit l'inverse. Sa femme l'observait de loin, un verre de vin à la main, avec un sourire étrange et figé.

Toi, tu as passé la soirée à le suivre du regard. Tu semblais subjugué par lui. Tu ne l'as pas abordé ce soir-là. Tu ne pouvais pas. Plus tard, je te surprendrais sur le perron de notre maison, plusieurs soirs de suite, à contempler le chalet des Langlois, comme si la fascination te clouait là, en dehors de ta volonté. À la fenêtre de la cuisine, j'écartais légèrement le voilage, pour t'observer. Tu restais immobile, le dos droit, la tête levée vers les fenêtres éclairées, ou alors tu t'asseyais sur les marches de pierre, certains jours la douleur dans tes hanches était plus vive qu'à d'autres. Ta bouche recrachait de la vapeur blanche. Autour de toi, la nuit tombait peu à peu.

Bakary Langlois se sentait chez lui n'importe où, avec une aisance qui ne cessait de me fasciner. Sa capacité à se fondre dans les lieux et dans le cœur de chacun venait sans doute du grand événement de sa vie : son adoption. Ses parents qui vivaient dans une extrême pauvreté au Gabon avaient proposé Bakary à l'adoption lorsque ce dernier avait eu quatre ans. Ils avaient espéré jusqu'au bout pouvoir subvenir aux besoins de leur nombreuse progéniture (sept enfants) mais la misère avait eu raison de leur dévouement. Ils avaient donc décidé, la mort dans l'âme, de faire adopter le petit dernier et de lui offrir ainsi une occasion de s'en sortir.

Bakary fut adopté par un couple d'intellectuels parisiens sans enfants, qui à l'approche de la quarantaine avaient tout tenté pour en avoir, en vain. C'étaient de grands voyageurs, et le Gabon était un pays qu'ils connaissaient parfaitement pour l'avoir sillonné de nombreuses fois. C'est pourquoi, le moment venu, ils s'y étaient rendus et avaient entamé des démarches pour y adopter un enfant.

C'est ce que nous a raconté Bakary, un jour que nous l'avions rencontré devant chez lui, et qu'il nous avait invités, Constant et moi, à venir boire un verre sur la terrasse. *Mon père adoptif était journaliste de presse écrite*, il nous a dit. *On avait toujours du monde à la maison, il en venait des quatre coins de la planète. Parfois on était plus de quinze à dormir dans l'appartement. On posait des matelas par terre, et roule ! Ma mère était prof de philo à La Sorbonne. Son truc à elle, c'était les parties de poker avec ses collègues et ses étudiants. Ils jouaient toute la nuit, dans la cuisine, en fumant des clopes, et en bouffant des chips. Ma mère détestait perdre, elle gueulait sur tout le monde, un vrai petit dragon... Elle est morte il y a quelques années, mon père est toujours là, pas vraiment heureux, pas malheureux non plus, il fait de son mieux...*

Bakary s'était arrêté net. Il avait regardé au loin, au-dessus des sapinières, puis il s'était tourné vers nous, et nous avait demandé, *Ça vous arrive à vous ?* Ne comprenant pas de quoi il parlait, on l'avait fixé dans l'attente d'une précision. *La nostalgie*, il a dit. *La nostalgie, ça vous arrive à vous aussi ?* On avait dit oui, bien sûr, que ça nous arrivait à tous.

Bakary n'avait jamais cherché à retrouver ses parents biologiques. À l'adolescence, ses parents adoptifs lui avaient proposé de partir au Gabon, à l'endroit même où ils l'avaient recueilli et de faire des recherches. Bakary avait refusé. Il nous a dit n'avoir aucun souvenir d'eux, et n'avoir jamais ressenti le besoin de savoir d'où il venait. On l'avait adopté, et lui avait totalement accepté de l'être. C'était l'histoire de sa vie, il n'en voulait pas une autre.

Cela faisait plus d'un mois que Bakary et sa famille étaient installés, et la fascination qu'il exerçait sur toi n'avait pas décré. Mais ce jour-là, alors que nous l'écoutions, je t'ai senti te détendre (au sens physique du terme) et lorsque plus tard dans la soirée nous avons évoqué cette conversation, je constatai que sa sincérité avait, d'une certaine façon, rééquilibré ta façon de le considérer, et que la fascination avait laissé place à du respect.

Dès le lendemain votre relation a pris un tour nouveau. Avec autant de spontanéité qu'il en avait eue, tu t'es livré sans réserve et tu lui as révélé l'événement tragique qui avait bouleversé ta vie. Et comme le malheur confié à la parole rassemble, le simple fait de vous être livrés l'un à l'autre vous a liés sur-le-champ.

Il a commencé à t'inviter, le week-end, à venir frapper quelques balles de baseball dans son immense jardin. Il avait longtemps fait partie d'un club mais, comme il le disait avec une évidence qui ne laissait aucune place au regret, il n'avait plus l'âge des compétitions. À cause de ton bassin, tu te contentais d'attraper les balles, ce qui lui convenait parfaitement, assurant que de toute façon, son truc à lui, c'était frapper. Les jours de pluie, vous regardiez des films d'action sur l'écran de télévision gigantesque, ou alors vous buviez l'apéritif dans son salon, près de la cheminée où brûlait un feu de bois. Bakary te proposait invariablement un cigare, que tu refusais gentiment, ou bien t'offrait un verre de vin, un grand cru, qu'il te tendait, les yeux brillants, en précisant, tout sourire, que ce n'était pas un vin de chez Auchan, *hein !*

La salle à manger séparée du salon par une alcôve abritait une bibliothèque qui recouvrait trois murs sur quatre. Chez les Langlois on mangeait dans l'odeur du papier. La quantité impressionnante d'ouvrages t'intimidait, toi qui n'étais pas un grand lecteur et, quand un jour tu avais osé enfin lui demander s'il les avait tous lus, il avait éclaté de rire, te répondant qu'il ne voyait pas l'intérêt d'avoir des livres chez soi, si c'était pour les voir prendre la poussière !

Bakary était plus instruit que tous les habitants de la vallée réunis et pourtant rien, chez lui, ne laissait paraître cet aspect de sa personnalité. Il n'égalait jamais sa culture et, plus surprenant encore, il était capable de s'adapter à chacun, quels que soient son niveau d'études, ou son origine sociale. Tu n'arrivais pas à définir si ce trait de caractère était une qualité, ou un défaut.

Une fois, il t'a proposé une virée dans sa grosse voiture noire. Le soir, tu es rentré livide. *Je n'ai jamais vu personne conduire à une telle vitesse*, tu m'as dit, *Il a roulé à près de 180 sur les petites routes !*

Bakary adorait la vitesse, elle le grisait, le galvanisait. Il affectionnait tout particulièrement les virages très serrés. Tu m'avais rapporté qu'au cours de votre balade, à l'approche d'un de ces virages, il avait poussé des cris de joie qui, une fois retombés dans le silence, t'avaient laissé une sensation de malaise.

En plus du Hummer (que je trouvais moche et tape-à-l'œil), Bakary et Sylvia possédaient deux autres voitures,

une Mercedes et une Audi flambant neuves qu'ils utilisaient en alternance, en fonction des sorties et de leurs rendez-vous. Bakary soutenait que l'Audi était parfaite pour les rendez-vous avec ses clients, que ça les épatait, les rassurait, et asseyait sa crédibilité. La Mercedes, que Sylvia utilisait assez souvent, était quant à elle la voiture idéale pour les longs trajets ou pour les sorties au cinéma ou au restaurant.

Il avait fait construire deux garages assez spacieux pour contenir trois véhicules mais, la plupart du temps, son Hummer était garé devant la maison, comme un cerbère d'acier. Il n'était pas particulièrement soigneux avec ses véhicules, mais mettait un point d'honneur à garder ses enjoliveurs propres et brillants. Il les nettoyait presque chaque jour avec un chiffon sec, et le week-end à l'eau et au savon. C'était une manie qui te laissait perplexe, d'autant plus que le reste de la carrosserie ne suscitait aucun intérêt chez lui.

En réalité, plus tu le côtoyait, plus il était insaisissable. Il était à la fois une chose et son contraire. C'était comme si de nombreuses planètes s'étaient violemment heurtées, mais qu'au lieu d'éclater, elles avaient fusionné. *Ce mec-là, tu disais, c'est le contraire du big bang ! C'est pour cette raison que tu t'es mis à l'appeler bangbig, seulement entre nous.* Le soir, tu me disais, *Tu sais ce qu'a fait bangbig ? Ou, tu sais ce qu'a dit bangbig ?* Et puis peu à peu, tu as lâché le bang, pour ne garder que le big. Tu trouvais que big, ça collait bien à sa corpulence. Et en effet, Bakary était grand et massif. À vrai dire tout était grand chez lui, y compris son appétit de vivre. Il y avait chez cet homme qui vous accueillait d'une grande tape dans le dos, que vous soyez un homme ou une femme, une vitalité hors norme. Il était plus vivant qu'aucun d'entre nous ne l'avait jamais été, et nous lui étions tous reconnaissants de ce sourire qui illuminait constamment son visage. Tout le monde ici finirait par l'adopter, et je n'aurais pas été surprise d'apprendre que partout où il se rendait, l'accueil qui lui était réservé était pareil au nôtre.

Êtes-vous allé dans la maison de la famille Langlois avec la ferme intention de les tuer ?

C'était une question cruciale. Tout l'enjeu du procès consistait à savoir si oui ou non, tu étais allé chez les Langlois avec *la ferme intention de les tuer*. Était-ce un coup de folie passager ou un acte prémédité ? Tes avocats se raccrochaient à la première version, mettant tout en œuvre pour en apporter les preuves. Selon eux, il était capital de prouver que ton geste n'avait pas été prémédité. La préméditation constituait une circonstance aggravante. Si les jurés la retenaient, tu risquais la perpétuité.

À la question « *Aviez-vous l'intention de tuer la famille Langlois ?* », tu as répondu non. Ton avocat a précisé que tu n'avais pas pris d'arme avant de te rendre dans la maison des Langlois, ce qui constituait bien une preuve de ce que tu avançais.

L'avocat général a dit que tu étais quand même revenu dans ton garage pour décrocher ton fusil, après avoir supprimé les enfants, et que tu avais attendu que les parents rentrent du travail, tapi plus d'une demi-heure derrière la porte de leur chalet dans le seul but de les éliminer. *Si ça n'est pas de la préméditation, alors qu'est-ce que c'est ! ?* Tu as répondu que si tu avais voulu les tuer, tu aurais pris l'arme tout de suite, *Je voulais juste discuter avec monsieur Langlois, j'étais fou de rage, il refusait de me rendre mon argent, trois jours entiers que je dormais plus, je voulais lui parler, c'est tout, je vous jure que c'est vrai, je voulais juste qu'il me rende mon argent.* – *Pourquoi possédiez-vous un fusil ?* On t'a demandé, *Vous chassez ?* – *Non, c'est le fusil de mon père. Ma mère m'avait demandé de le garder chez moi parce qu'elle trouvait que mon père était trop âgé pour chasser... Elle avait peur d'un accident.*

On t'a demandé ce qu'il s'était passé dans ta tête pour que tu en arrives à tuer cinq personnes. La question t'a dérouté, tu as dit, *Je ne sais pas trop comment l'expliquer...* Le président t'a encouragé à te libérer, *Monsieur Guillot, il est important pour vous que vous nous aidiez à comprendre ce qu'il s'est passé.*

Tu as dit oui avec la tête, deux fois. Le président a souri, puis a commencé.

- Quelle heure était-il quand vous avez décidé de vous rendre au domicile des Langlois ?
- Pas loin de dix-huit heures.
- Précisez, s'il vous plaît.
- Entre dix-sept heures quarante et dix-huit heures, un truc comme ça. Je suis désolé, je me souviens plus.
- Votre femme vous a-t-elle vu partir ?
- Non, elle était aux courses avec les enfants.
- Où ça ?
- Au supermarché de la zone commerciale. À la sortie de l'autoroute.
- À quelle distance de votre domicile ?
- À peu près trente kilomètres.
- Savait-elle que vous aviez l'intention de rendre visite à monsieur Langlois pour lui réclamer votre argent ?
- Oui. Ça faisait une semaine que j'y allais tous les soirs.
- Qu'en pensait-elle ?
- Elle en avait marre.
- Mais ce soir-là, étiez-vous plus agité que d'habitude ?
- J'avais gueulé sur les filles toute la journée. Je dormais plus, ça commençait à me rendre fou.
- Et ça n'a pas inquiété votre femme quand vous lui avez dit que vous comptiez vous rendre chez les Langlois ?
- Elle a rien dit.
- Savait-elle que vous gardiez le fusil de votre père dans le garage ?
- Elle savait.
- À quelle heure est-elle partie aux courses ?
- Elle est partie à dix-sept heures.
- Dix-sept heures précises ?
- Oui.
- Vous êtes capable de me donner l'heure exacte pour votre femme, mais pas pour vous ?
- Elle est maniaque avec les horaires. C'est comme ça pour tout : les repas, le bain des enfants, les sorties. Les courses, c'est toujours le lundi à dix-sept heures.
- Et à quelle heure rentre-t-elle du supermarché ?
- Dix-neuf heures trente.
- Ça aussi, c'est toujours aussi précis ?
- Oui.
- Et toujours accompagnée des enfants ?
- Après les courses, elle leur fait faire un tour de manège. Y en a un au premier étage du centre commercial.
- Ça vous laisse du temps.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Le temps de faire ce que vous voulez sans être dérangé.
- J'avais pas prévu de les tuer.
- Laissez-nous le soin d'en juger.
- Je suis pas un menteur.
- Monsieur Guillot, contentez-vous de répondre aux questions, s'il vous plaît.
- D'accord, c'est compris.
- Bien. Saviez-vous que les enfants du couple Langlois étaient seuls ?
- Non. D'habitude les parents sont là, à cette heure. Il leur arrivait de rentrer plus tard, mais pas souvent.
- La voiture n'était pourtant pas garée devant chez eux.
- Y a des fois ils rentraient la voiture dans le garage, y a des fois ils la laissaient dehors. C'était jamais pareil. Je me suis repéré à l'heure.
- Donc, vous êtes allé les voir.
- Oui, j'ai sonné, c'est le garçon qui m'a ouvert.
- Il vous a fait entrer, vous a dit que ses parents n'étaient pas encore arrivés et vous a proposé de les attendre.

C'est bien ça ?

- Oui c'est ça, il était assis à la table du salon, il prenait son goûter.
- C'est bien, continuons.
- Je suis resté debout dans le hall d'entrée.
- Pourquoi n'êtes-vous pas entré dans le salon ? Vous connaissiez bien la maison.
- Je sais pas... Je me sentais plus le bienvenu avec toutes ces histoires d'argent entre nous.
- Que s'est-il passé après ?
- Du premier étage l'aînée a demandé à son frère qui c'était. « C'est le voisin », il a dit, « il veut parler à papa et maman ». Elle a fait : « Encore ! Je vais appeler maman pour lui dire ». Elle m'a pas parlé, pas dit bonjour, rien.
- Ça vous a agacé ?
- Quand même, oui.
- Vous la connaissiez bien ?
- Elle venait souvent jouer avec mes filles. Elle m'appelait par mon prénom. Les deux plus petits m'appelaient toujours monsieur, mais pas la grande. La grande, elle disait Constant.
- Poursuivez.
- Je l'ai entendue appeler sa mère au téléphone, la prévenir que j'étais là et que je les attendais. Sa mère a répondu qu'il valait mieux que je revienne le lendemain, qu'il y avait des embouteillages sur la route, qu'ils seraient sûrement en retard. Après, elles ont parlé du repas du soir. Sa mère lui a demandé de sortir un plat de lasagnes du congélateur et de le réchauffer. L'aînée a raccroché, m'a répété ce que sa mère lui avait dit.
- Tout ça de là-haut ?
- Oui, elle se penchait au-dessus de la rambarde. Je voyais que ses longs cheveux qui pendaient.
- Ensuite, que s'est-il passé ?
- Je lui ai répondu que je préférais attendre.
- Comment est-ce qu'elle a réagi ?
- Elle a soufflé, et puis elle a dit : « Maman veut pas que tu restes. » Je m'en fiche, j'ai dit. Elle m'a répondu : « Je vais rappeler maman. » Elle l'a fait. Elle a raccroché. Elle a gueulé : « Maman dit que t'as qu'à attendre, si tu veux, mais qu'elle aura pas le temps de te parler ce soir ! » J'ai dit que je m'en fichais, et je suis resté dans l'entrée. Il commençait à faire nuit. De là où j'étais, je pouvais voir le garçon assis à la table du salon. La lumière des lampes était faible. Il buvait en aspirant fort dans une paille, et puis des fois, il soufflait dans le lait, pour faire des bulles.
- Pourquoi vous attarder sur ces détails ?
- Je sais pas...
- Continuez, monsieur Guillot.
- Le téléphone de l'aînée a sonné, c'était encore sa mère. La fille répondait par oui ou par non. Et puis je l'ai entendue dire : « Non il est toujours là, l'autre. » Tout de suite après, avant de raccrocher, elle a dit : « Moi aussi, je t'aime, maman. »
- Qu'est-ce que vous vous êtes dit à ce moment-là ?
- Elle avait dit « l'autre ». C'est, c'est dur à entendre quand même... Je me suis dit qu'ils avaient pas de respect pour moi, qu'ils avaient sûrement l'habitude de parler de moi comme ça.
- C'est ce que vous vous êtes dit ?
- Oui... J'étais debout dans un coin de l'entrée, comme si je venais faire la manche, alors que j'étais venu pour reprendre l'argent qu'on m'avait volé ! J'ai croisé mes mains dans le dos, et j'ai fixé mes pieds dans le noir. Là, j'ai senti une très grande fatigue.
- Comment ça ?
- Comme si elle m'écrasait. J'avais l'impression de me vider de toutes mes forces.
- Une lassitude de tout ?
- Oui c'est ça, et du mépris aussi.
- Envers qui ?

- Envers moi.

- Et après ?

- Le téléphone de l'aînée a encore sonné. Elle a décroché. Sa mère. Je l'ai entendue dire qu'elle finissait ses devoirs, que son frère prenait son goûter dans le salon, et que sa sœur jouait calmement dans sa chambre. Y a eu un silence, elle écoutait sa mère au téléphone, puis elle a dit : « Non, il est toujours là, maman, mais on ne l'a pas laissé entrer, il attend devant la porte. » Elle a raccroché, puis elle a gueulé, toujours de là-haut : « Papa et maman, ils seront là dans vingt minutes ! » Et là, il s'est passé quelque chose qui m'a un peu, disons que... ça m'a fait péter les plombs.

- Que s'est-il passé ? Essayez d'être précis, s'il vous plaît, c'est important.

- Je vais essayer... Elle a rangé son téléphone dans la poche arrière de son jean, elle a rassemblé ses cheveux derrière la nuque, d'une seule main, calmement, comme ça, elle m'a fixé avec un regard mauvais, puis elle a avancé sa mâchoire du bas, le plus loin possible. Les muscles de son visage étaient tout tendus. On aurait dit qu'elle allait me sauter à la gorge et me mordre.

- Elle vous provoquait...

- C'est pas ce que j'ai senti moi.

- Et qu'avez-vous senti ?

- On aurait dit qu'elle voulait me corriger, me dresser.

- Une enfant de douze ans ?

- À douze ans, on est assez grand pour comprendre ces choses.

- Poursuivez.

- À ce moment-là, je me suis dit que je n'impressionnais personne, même pas une gamine de douze ans. J'étais rien pour eux. Ils allaient sûrement me renvoyer chez moi, et je reverrais jamais mon argent. J'avais perdu depuis le début.

- Ça vous a révolté ?

- J'avais la haine, une haine de dingue, ça montait, ça montait, j'arrivais même plus à contrôler. J'ai fermé les yeux, et...

- Et... ?

- Et là, l'idée de le faire me passe par la tête. Je me suis dit que vingt minutes c'était largement suffisant pour faire ce que j'avais à faire.

- Faire quoi, monsieur Guillot ? Soyez précis, s'il vous plaît, même si j'ai bien compris de quoi vous vouliez parler.

- Tuer. Il fallait que je le fasse, c'était la seule solution.

- La seule solution à quoi ?

- Je sais pas, la solution à tout ce bordel, je voulais que ça s'arrête.

- Vous n'avez pas réussi à vous calmer ?

- C'était trop tard. On aurait dit que je fuyais de partout.

- Vous disiez tout à l'heure que vous n'aviez pas dormi depuis trois jours. Pensez-vous que cela ait pu jouer un rôle dans votre perte de contrôle ?

- Peut-être, oui. J'étais épuisé, je pensais qu'à cet argent qu'on m'avait volé.

- Pourquoi les enfants ?

- Si je les tuais, ça tuerait les parents.

- Votre fibre paternelle ne vous a pas raisonné ?

- J'arrivais même plus à penser.

- Vous vouliez vous venger ?

- Je voulais les atteindre.

- À cause des huit mille euros ?

- Ils me prenaient pas au sérieux, ils m'humiliaient.

- Et cela ne vous a pas semblé absurde, excessif ?

- J'étais en fureur.

- En fureur ?

- Oui.

- C'est quoi la fureur pour vous, monsieur Guillot ?

- On pense plus, on étouffe, on cherche l'air.

- Vous vouliez vous rendre justice ?

- Peut-être.

- À cet instant, vous n'aviez pas l'intention de tuer les parents ?

- Non, seulement les enfants.

- Poursuivez, s'il vous plaît.

- Je suis entré sans réfléchir dans le salon, le petit m'a regardé, surpris mais pas effrayé. J'ai pris la batte près de la cheminée.

- Y êtes-vous allé directement ?

- Oui, je connaissais la maison par cœur. C'est toujours à cet endroit qu'il posait sa batte.

- Vous voulez parler de monsieur Langlois ?

- Oui.
- Ensuite ?
- J'ai pris la batte par le manche, comme ça, avec les deux mains, je me suis approché du garçon, et je l'ai frappé fort derrière la nuque.
- Vous a-t-il vu saisir la batte ?
- Oui, mais il a tout de suite replongé les yeux dans son verre. Il jouait avec sa paille, il faisait des bulles avec, il était pas du tout inquiet.
- Qu'avez-vous ressenti après l'avoir tué ?
- Rien.
- Rien ?
- Sur l'instant, rien. J'étais comme un spectateur.
- Spectateur de vous-même ?
- Oui voilà.
- Vous êtes-vous rendu compte immédiatement qu'il était mort ?
- Oui.
- Comment ?
- J'ai reconnu la mort, c'est tout.
- Vous aviez déjà vu un mort ?
- C'était la première fois.
- Alors, comment vous pouviez être si sûr ?
- D'instinct, j'ai su.
- Croyez-vous, monsieur Guillot, que l'instinct qui vous a permis de reconnaître la mort soit le même que celui qui vous a poussé à tuer ?
- Je comprends pas votre question.
- Quand on parle d'instinct, on fait en général référence aux animaux.
- Je suis moins qu'un animal. Un animal ne tue jamais gratuitement.
- Je n'ai pas dit ça, monsieur Guillot. Vous sentiez-vous désincarné, délesté de votre nature au moment d'agir ?
- Désincarné ?
- Oui sans âme, si vous préférez.
- Je sais pas.
- Vous sentiez-vous puissant ?
- Un peu...
- À l'image de Dieu ?
- Je sais pas, je suis pas croyant.
- Vous pouviez enfin agir sur les événements ?
- Oui.
- Est-ce que tuer les membres de la famille Langlois vous a rendu justice ?
- Sur le moment, un peu, je crois.
- Et après ?
- C'est une torture.
- C'est-à-dire ?
- Ils me quittent jamais. Les enfants surtout. La nuit, je les vois, en sang, dans leurs vêtements. Le jour, je les entends respirer.
- Ce doit être terrifiant.
- Je suis en enfer.
- Regrettez-vous votre geste ?
- J'ai perdu pied... j'ai perdu la tête, j'ai...
- Monsieur Guillot, je vous ai posé une question : regrettez-vous votre geste ?
- Ça paraît évident, non ?
- Peut-être pas pour tout le monde.

Un silence s'est abattu dans la salle d'audience. Tu as ouvert la bouche pour répondre à la question du président, mais ton corps a basculé sur le côté, tes yeux se sont révulsés, et tu as chuté brusquement au pied de ta chaise. Un bruit sourd. Tu venais de perdre connaissance.

À la reprise de l'audience, tu as raconté comment tu as tué les deux autres enfants, puis les parents. Tes avocats semblaient tendus. Le récit du meurtre des parents accréditait fatalement la thèse de la préméditation.

À la fin, l'avocat général a dit, *Si j'ai bien écouté ce qu'a dit monsieur Guillot, avant qu'il ne perde connaissance, il a tué cinq membres d'une même famille à cause d'une petite fille de douze ans qui n'a pas daigné le saluer et qui a, croit-il, failli le mordre ! C'est du moins l'interprétation qu'il en a eue. Une simple grimace d'enfant, qui à elle seule a déclenché une folie meurtrière ! Monsieur Guillot a donc tué sur une erreur d'appréciation. Un malentendu. Monsieur Guillot a versé le sang à cause d'un mirage.*

Dans la salle, quelques personnes ont ri. Il a ensuite souligné ton immaturité, ton intolérance à la frustration, et ton inaptitude morbide à faire la part des choses. Toi, tu as cligné des yeux. Tu as fixé tes mains posées sur tes

genoux, comme si tu discutais avec elles. Tu n'écoutais plus. Je crois que comme moi, tu pensais à ce mot, mirage.

À l'approche de Noël, Bakary nous a invités à venir fêter ce qu'il appelait « le Noël des amis ». C'était un rituel familial, que ses parents avaient mis en place pour leurs propres amis, et que Bakary perpétuait d'année en année, comme une tradition. Quelques jours avant le réveillon officiel du 24 décembre (qu'en général, ils fêtaient dans la famille de Sylvia) il invitait ses plus proches amis. Chacun apportait un ou plusieurs petits cadeaux (surtout jamais rien de cher) qu'on déposait au pied du sapin, et que Bakary distribuait au hasard, après le repas. C'était l'occasion de réunir ses amis une fois l'an et de passer du bon temps en leur compagnie. Débarrassé de ses contraintes mercantiles, le Noël des amis était avant tout une célébration de l'amitié.

Mais cette année Bakary avait tardé à joindre ses amis. Le déménagement qui avait occupé son temps et ses pensées avait désorganisé ses habitudes et chamboulé ses priorités. Quand enfin il s'était décidé à les appeler, il était trop tard. Aucun de ses amis n'était plus disponible. Conscient que l'éloignement ne facilitait pas les initiatives spontanées, Bakary s'était résigné. Tout le monde, sans exception, avait promis de venir le Noël suivant.

Bakary a donc décidé de réunir ceux qu'il appelait ses « nouveaux amis » autour d'un repas. Nous étions un second choix, il fallait bien se l'avouer, aussi lorsqu'il nous a proposé de nous joindre à eux, j'ai bien failli décliner. Mais l'empressement qu'il mettait à nous être agréable m'a fait changer d'avis. Bakary semblait se réjouir de cette fête avec autant d'enthousiasme que si nous étions des amis de longue date. Il avait également convié Lucie et Simon, dont il n'avait pas oublié la gentillesse ni l'invitation spontanée au mariage. Ainsi que François, qu'il avait appris à connaître au comptoir du Tennessee, où chaque matin, avant sa journée de travail, il prenait son café.

La soirée était fixée au samedi 19 décembre. Bakary nous a demandé de nous habiller chic (cela faisait aussi partie de la tradition) ce qui, pour être tout à fait honnête, ne nous emballait pas. Nous nous y sommes pourtant pliés. Tu as mis le seul costume que tu possédais, et moi l'unique tenue de soirée qu'abritait ma penderie : une longue robe à bretelles. Nos deux filles ont voulu se maquiller. J'ai dit oui pour les paillettes sur les paupières, non pour le rouge à lèvres.

Quand la porte du chalet s'est ouverte ce soir-là, une délicieuse odeur de viande braisée, de romarin, de chocolat fondu et d'écorce d'orange nous a aussitôt ouvert l'appétit. Le contraste entre la chaleur du foyer et la fraîcheur hivernale était tel que le simple fait de passer d'un lieu à l'autre vous donnait l'impression de franchir la frontière d'un pays étranger.

Bakary et Sylvia nous ont accueillis ensemble. Lui portait un costume bleu roi qui soulignait parfaitement sa silhouette. La veste moulait étroitement ses épaules, donnant à sa physionomie une électrisante impression de force et de santé. Sylvia avait une robe en soie naturelle, légèrement fendue sur le côté, dévoilant une partie de ses jambes. À la cheville droite, une chaîne à mailles fines retombait sur son pied blanc. Ses pieds étaient nus, ce qui n'a pas manqué de m'étonner. Ayant sans doute perçu mon trouble, elle m'a dit, avec un sourire malicieux, *J'espère que cela ne dérange personne, je ne porte jamais de chaussures chez moi*. Je lui assurai, en rougissant un peu, que cela n'avait aucune importance. Leurs deux petites filles portaient des robes turquoise, élégantes et simples à la fois, et des ballerines argentées. Le garçon, lui, avait une chemise blanche à manches courtes et un pantalon de toile bleu.

Nous étions arrivés les premiers. Le salon était plongé dans une lumière douce et agréable. De la musique sortait d'on ne sait où. Dans un angle, le sapin décoré avec soin clignait et projetait des éclats de lumière au plafond, et aussi contre les murs blancs. De nombreux petits cadeaux joliment emballés, auxquels nous avons joint les nôtres, recouvraient le pied du sapin. Un feu brûlait dans la cheminée, ça sentait le bois sec et la résine de pin.

Les enfants de Bakary et Sylvia ont entraîné nos filles à l'étage, et nous ne les avons revues qu'en toute fin de soirée. Sylvia avait monté des plateaux froids, des boissons et des friandises, *On fait d'une pierre deux coups*, elle nous a dit, *Les enfants mènent la soirée comme ils veulent, et nous, on est pas sans cesse dérangés par eux*.

Contrairement à Sylvia, je ne voyais aucun inconvénient à être « dérangée » par mes enfants, je trouvais ça même plutôt agréable de les sentir rôder, çà et là, comme des chiots qui réclament la tétée. Les sollicitations incessantes dont bien souvent les enfants nous inondent, et l'agacement qu'en général elles suscitent, apportent quelque chose de chaotique et de joyeux, indissociable selon moi du sens même de la fête.

Tu t'es installé dans le grand canapé confortable, et à la façon dont tu as laissé ton corps s'enfoncer dans le mou des coussins, j'ai tout de suite compris que tu n'étais pas ici en tant qu'invité, mais bien comme un habitué des lieux. D'ailleurs Bakary te traitait comme tel, t'invitant à venir choisir un vin dans la cave, ou à l'accompagner dans l'abri à bois pour y récupérer quelques bûches, ou encore à changer de musique.

Sylvia souriait presque continuellement, effectuant entre la cuisine et le salon d'interminables allées et venues. Je lui proposais mon aide, elle refusait systématiquement, m'assurant qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, ce qui bien sûr était faux. Elle déposait sur la table basse toutes sortes de toasts et d'amuse-bouche, et à chaque fois que je croisais son regard, elle clignait des yeux, comme pour m'assurer que tout allait bien, et que je n'avais à me soucier de rien. L'inaction à laquelle elle me condamnait était pourtant bien difficile à assumer, d'autant plus que

l'abondance des plats ne laissait aucun doute quant au temps qu'elle avait déjà dû passer en cuisine.

Simon et Lucie sont arrivés vingt minutes après nous, suivis de près par François. J'ai accueilli la grosse voix de Simon avec un sentiment de soulagement. Je lui ai littéralement sauté au cou, ce qui l'a amusé, et lui ai lancé un libérateur *Ah, vous voilà !* qu'après coup je regrettais d'avoir prononcé en présence de Sylvia, car il trahissait clairement mon embarras.

Dans leurs vêtements soignés, Lucie, Simon et François paraissaient comme neufs. Moi qui avais rechigné à l'idée de m'habiller pour une simple soirée entre amis, j'étais bien obligée d'admettre que la proposition de Bakary n'était pas aussi ridicule que je l'avais prétendu, mais qu'au contraire, elle nous offrait une occasion de nous découvrir autrement.

À table, Simon nous a raconté toutes sortes d'histoires hilarantes à propos de son voisin, un citadin fraîchement débarqué qui depuis quelques mois faisait pousser du riz dans son jardin, *Vous vous rendez compte, ce mec, il était ingénieur chez EDF, et sa femme, elle travaillait dans une boîte de pub. Ils ont tout largué pour devenir agriculteurs ! Le mec, il a creusé deux grands bassins dans son jardin pour faire du riz. Du riz ! Vous pouvez me dire ce que ça va lui rapporter ces putains de bassins !? Quand il les aura récoltés, ses grains de riz, il aura même pas de quoi se faire une paella ! Sa femme, elle, elle fait du lapin bio. Des bêtes grosses comme des porcelets ! Elle les a achetés chez un éleveur polonais, jamais vu des gabarits pareils, des mutants. Elle a construit des clapiers mobiles, avec un sol grillagé, pour que les lapins puissent manger de l'herbe. Elle les déplace toute la journée, dans leurs clapiers, ils bouffent que de la fraîche, les veinards. Elle est costaud, la fille, une catcheuse biélorusse, voyez, gros gros biceps ! Elle te fout une tarte, tu pars direct en réanimation. Le problème avec les lapins polacks, c'est qu'il y a deux jours, ils ont tous cané. Pas un rescapé. Elle les a retrouvés l'autre matin, sur le dos, tout bleus ! Cent lapins crevés. Non mais sérieux, tu vois le truc ? Fucking lapins !*

Sylvia s'esclaffait, les deux mains sur la bouche. François qui écoutait sans jamais relever la tête de son assiette, riait sans bruit et mastiquait lentement les Saint-Jacques poêlées au foie gras que Sylvia avait préparées. Lucie souriait par politesse, en gardant la tête bien droite, à la façon d'une comtesse qui reçoit du monde, ou d'une mère qui s'efforce d'écouter son enfant sans rien laisser paraître de son ennui. Bakary, lui, riait d'un rire légèrement forcé. Cela lui ressemblait si peu que je me suis demandé si quelque chose n'entravait pas sa bonne humeur (une douleur ?) l'obligeant à feindre la joie pour ne rien laisser paraître. Je remarquais aussi qu'il portait une attention constante à Sylvia, effleurant de sa main, par touches légères, sa nuque ou ses cheveux, qu'elle avait ramenés devant son épaule droite et qui fuyaient jusqu'à la pointe du sein. Elle semblait ne pas prêter attention aux caresses de son mari, comme si ces dernières étaient l'effet du vent.

À la fin du repas, Bakary qui semblait avoir retrouvé sa bonne humeur a proposé de prendre le café dans le salon.

Simon s'est affalé sur le canapé en se donnant de grandes tapes sur le ventre, *J'ai bien mangé, j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre bien tendue, merci madame Langlois !* Tout le monde était d'accord sur ce point, Sylvia était un véritable cordon-bleu. Lucie pouffait, *Pourquoi tu l'appelles madame Langlois ?* Simon lui a pincé le bout du nez entre ses doigts et, tirant d'un côté et de l'autre, lui a dit, *Mais c'est pour rire, ma jolie p'tite patate d'amour !*

Bakary a remis du bois dans la cheminée, puis se tournant vers sa femme l'a invitée à danser. Elle l'a suivi sans un mot.

Dans ses bras, elle paraissait minuscule. Il la serrait contre lui et l'enveloppait de façon telle qu'elle disparaissait tout à fait. On ne voyait plus que ses pieds nus. Ils dansaient, avec une insolence érotique, sans se préoccuper de nous. L'orientation du canapé n'offrant aucun autre point de vue, nous avons dû, contraints, assister à ce que nous aurions préféré ne pas voir. Nous étions pris au piège. Simon a tenté une blague, mais nous avons fini de rire.

Alors même que nous nous abîmions dans un insondable sentiment de gêne, toi, tu les fixais avec une neutralité minérale, un peu effrayante, sans jamais détourner le regard. Te fascinaient-ils ? Te déconcertaient-ils ? Je n'arrivais pas à démêler ce que la vue de ces deux corps enlacés faisait trembler en toi. Leurs balancements de plus en plus évocateurs nous ont finalement contraints à détourner le regard. Toi seul as gardé les yeux sur eux. Tu semblais les défier, leur tenir tête, flottant entre envie et aversion, éblouissement et consternation. À l'étage, on entendait les enfants courir d'un bout à l'autre du couloir, et cette humanité qui existait en dehors de nous, marquée d'une impressionnante réalité matérielle, me donnait l'impression d'être en exil.

Enfin la musique s'est arrêtée, obligeant le couple à se séparer. Sylvia a passé une main dans ses cheveux un peu défaits, et Bakary, comme tiré d'un long sommeil, a poussé un soupir interminable qui semblait dire toute la contrariété qu'il éprouvait à se détacher de sa femme.

Tout à coup, il a tapé fort dans ses mains et a proposé qu'on ouvre les cadeaux. Le soulagement fut général. Bakary a remis de la musique, et Sylvia s'est assise en tailleur près du sapin, dévoilant un peu plus ses cuisses. J'ai surpris un regard de François, qui s'attardait timidement sur la peau blanche. J'ai détourné les yeux.

Sylvia a désigné au hasard les cadeaux que Bakary nous distribuait. Il y avait toutes sortes de babioles : des bougies parfumées, des perles de bain, des stylos odorants, des porte-clés, du savon, de la mousse à raser, un décapsuleur, des cure-dents, du gloss pailleté, des sous-bocks fantaisie, de la lavande en sachet, de la bière irlandaise, etc. François s'est retrouvé avec du gloss pailleté, et moi de la mousse à raser. Nous avons l'un et l'autre refusé d'échanger nos cadeaux. François disait qu'il fallait donner une chance au hasard, et que s'il avait reçu ce gloss, c'est qu'il existait quelqu'un à qui l'offrir. J'ajoutai que n'étant pas à l'abri d'une crise d'hirsutisme, je conserverais bien soigneusement ma mousse à raser, ce qui a fait rire François, chassant le voile de tristesse

que l'évocation de sa solitude avait réveillé. François avait perdu sa compagne six ans plus tôt. Elle était morte d'une leucémie, et le temps qu'il lui avait fallu pour se relever de cette terrible épreuve n'avait entamé ni son désir de vivre, ni l'espoir que nous avions tous de le voir, un jour, se remarier.

La musique s'est arrêtée sans que nous nous en rendions compte. Le bois crépitait, nous le fixions, fascinés. Le vent pris sous le jour des portes sifflait. Une discussion s'est engagée autour de nos métiers respectifs. Je n'avais plus de boulot depuis la naissance des enfants, mais depuis quelque temps (sans doute parce que mes filles avaient atteint un âge raisonnable, trois et six ans) je me surprenais à retrouver l'envie de travailler, mais dans un tout autre secteur que celui pour lequel j'avais été formée. Je m'étais rendu compte, en passant quelque mois à la pouponnière de la maternité, que la puériculture ne m'intéressait pas autant que je l'avais espéré. Là encore, comme pour les études d'infirmière, je m'étais lassée. C'était un travail assez mal rémunéré, et qui me prenait beaucoup de mon temps. Parfois, je me dis aussi que ce métier que j'avais choisi par amour pour les enfants avait perdu de son intérêt depuis que j'étais moi-même devenue mère.

Sylvia a évoqué sa difficulté à cumuler son métier et sa vie de famille. Elle ne s'en sortait pas, elle nous a dit. *D'ailleurs, à ce propos, si quelqu'un connaît une personne prête à m'aider à la maison, je suis preneuse. - Tu cherches quelqu'un pour le ménage ?* a demandé Lucie. *Oui*, a répondu Bakary. *La maison est grande, et on trouve pas le temps de s'en occuper.* Sylvia a froncé les sourcils, et sur le ton de la moquerie a dit, *Comment ça, « nous » ?* Bakary a éclaté de rire et a avoué, un peu honteux, ne pas être tout à fait à la hauteur dans une maison.

Lucie a dit que Simon l'aidait beaucoup, et qu'il était d'ailleurs un excellent homme au foyer. Simon lui a lancé un clin d'œil et, déposant sur sa joue rebondie un gros baiser, a dit, comme s'il s'adressait à un bébé qu'on borde, *Toi t'es vraiment ma p'tite patate.*

Je ne sais pas tout à fait comment l'idée m'est venue, ni pourquoi elle m'est venue. Elle m'est venue, voilà tout. J'ai dit, sans même réfléchir, *Moi je veux bien.* Tu étais assis près de moi, nos genoux et nos cuisses se touchaient. Bakary m'a regardée, comme s'il attendait de voir ce qui allait se produire ensuite. Il est resté muet, il a souri d'un air interrogateur, puis il a regardé sa femme, qui elle-même ne savait pas de quoi il retournait exactement, enfin il m'a dit, *Toi ?* J'ai dit, *Oui, moi, moi je veux bien.* À cet instant, j'ai senti que tu te raidissais. Tu n'as rien dit, tu n'as pas bougé, mais tes muscles tendus, au bord de la rupture, semblaient dire tout ce qui refusait de sortir de ta bouche. J'ai répété, *Moi je veux bien.* Bakary a souri plus large et, tournant la tête vers toi, sans rien remarquer de l'extrême tension de ton corps, a dit, *Pourquoi pas ? - C'est vrai*, a renchéri Sylvia, sans même te laisser le temps de dire quelque chose, *Ça a des avantages, tu habites en face, on te connaît, on a une totale confiance en toi. En fait, ce serait l'idéal !* Simon écoutait d'un air gêné. Lucie et François ne disaient rien. *Ça me permettrait, j'ai rajouté, de travailler sans avoir les contraintes d'un emploi à plein temps, et d'avoir une certaine autonomie.*

Bakary et Sylvia ont dit que c'était une idée formidable, qu'ils ne comprenaient pas pourquoi ils n'y avaient pas pensé plus tôt ! Nous avons sur-le-champ convenu d'un rendez-vous pour aborder toutes les formalités administratives, puis nous avons trinqué à notre santé, et à cette *merveilleuse idée !*

Tu n'as pas décoléré de la nuit. Les jours qui ont suivi tu m'as reproché presque sans discontinuer de ne pas t'en avoir parlé avant, d'avoir agi comme si tu n'existais pas, et de t'avoir trahi. *Tu aurais pu chercher du boulot ailleurs*, tu répétais en passant ta main sur ton front, comme si tu mesurais ta fièvre. *Pourquoi chez eux ? Femme de ménage chez les voisins ! Pourquoi chez eux ?* Tu semblais avoir oublié que les fins de mois devenaient de plus en plus difficiles depuis quelque temps, que tu t'en plaignais constamment, et qu'il était urgent pour moi de réagir. De plus, je ne voyais rien de dégradant à faire le ménage, ce que tu me concédais, *Mais* (répétais-tu en boucle) *pas chez les voisins, pas les voisins !*

Pendant une semaine, tu ne m'as plus adressé la parole qu'en grognant, et lorsqu'enfin tu t'es mis à réutiliser quelques mots, c'était pour charger Bakary et t'indigner de l'affront de sa proposition. Tu semblais avoir oublié que c'était moi qui la lui avais soumise la première. Pas lui.

Après une brève entrevue avec Sylvia, nous avons conclu que je travaillerais chez eux trois fois par semaine. Bakary a proposé de m'établir une déclaration préalable à l'embauche aux frais de leur société, ce qui, pour eux, revenait à m'avoir gratis. Officiellement, je nettoiais leurs bureaux.

Sylvia avait décrété que trois heures par séance suffiraient amplement. Je ne sais pas si cette décision résultait d'une expérience personnelle ou d'une estimation à vue de nez, toujours est-il que malgré tous les efforts que je fournissais, je n'arrivais pas à venir à bout du chalet en trois heures. Je finissais invariablement sur les rotules, sans même avoir eu le temps de nettoyer toutes les pièces. En réalité, il me fallait bien cinq heures.

Je décidai d'en parler à Sylvia. Comme il fallait s'y attendre, elle s'y est d'abord opposée. Augmenter mon salaire, elle disait, débordait du budget prévisionnel. Je lui objectai que dans l'état actuel des choses, je finirais par abandonner le job. Elle a finalement accepté de rallonger mon temps de travail, vaguement agacée par ce qu'elle croyait percevoir de mauvaise volonté en moi.

Tous les soirs, je rentrais fatiguée, avec la sensation étrange et désagréable d'être à l'étroit chez moi, comme si le simple fait d'avoir évolué pendant cinq heures dans une maison immense et cossue me donnait soudain la mesure de ma médiocrité. Après le travail, j'avais encore le repas à préparer, et les filles à m'occuper. À leur âge, elles étaient aussi pleines de vitalité que si elles venaient de se réveiller. Mes journées semblaient interminables.

Je me débrouillais pour qu'à ton retour je ne paraisse pas aussi fatiguée que je l'étais, car je craignais que cela n'attise ta colère. Le soir, je m'endormais sitôt que je posais la tête sur l'oreiller, et je voyais bien, à tes regards noirs, que tu n'étais pas dupe.

Tu avais pris tes distances avec Bakary, refusant systématiquement ses invitations, le dimanche. Tu prétextais, face à la grande déception de ce dernier, des matchs importants à préparer, ce qui, si on s'en tenait à la façon dont tu avais toujours procédé (tu ne préparais jamais rien), était plutôt suspect. Toutefois Bakary ne se formalisait pas. Malgré la grande finesse dont il était capable dans de nombreuses situations, il y avait, chez lui, une sorte d'impossibilité à reconnaître les conflits, ou du moins à en isoler la source, qui le rendait aussi naïf et vulnérable qu'un enfant. Il patientait donc, confiant et serein, renouvelant ses invitations chaque week-end, sans se douter un seul instant que la raison qui t'empêchait de les honorer le visait directement.

Sylvia, elle, n'était pas dupe. Un matin qu'elle m'accueillait sur le seuil de sa maison, elle m'a demandé, avant même de me saluer, si tu allais bien. J'ai répondu, sans rien laisser paraître de ma gêne, que oui, tu allais bien, et pour couper court à l'interrogatoire, je prétextai que tu avais beaucoup de travail, que c'était toujours la même chose à cette période de l'année, et que bientôt tout reviendrait dans l'ordre. Elle m'a souri, sans trop y croire, et s'écartant pour me laisser entrer, m'a déshabillée du regard sans rien dissimuler de sa profonde perplexité. En refermant la porte d'entrée, elle m'a invitée à boire un café avant de partir travailler. Dans la cuisine, elle a posé deux tasses sur la table, s'est assise et, avant même que j'aie pu ôter mon manteau, m'a fait remarquer qu'elle avait oublié le sucre. Tout naturellement, je me suis dirigée vers le placard, ai saisi le sucrier et l'ai déposé sur la table. Sylvia ne m'a pas remerciée. Ne rien dire supposait qu'il n'y avait pas lieu d'ajouter quoi que ce soit. J'étais à son service et le travail avait commencé. Par cette absence de mots, elle inscrivait notre relation dans un nouveau registre, et le simple fait de le constater m'a causé un trouble tel que je suis restée debout devant la table, ce qui n'a pas semblé gêner Sylvia, qui égrenait les différentes tâches à exécuter, sans revenir sur ce qui l'avait tracassée à mon arrivée, à savoir la discorde entre Bakary et toi, comme si elle l'avait oubliée.

Au mois de février, durant les vacances d'hiver, Sylvia et Bakary ont accueilli un groupe d'amis qu'ils n'avaient pas revu depuis leur déménagement. Dans le chalet, il régnait une ambiance festive, et je me suis vite retrouvée surchargée de travail. Faire le ménage dans une maison pleine de monde relevait de l'exploit, d'autant plus que je les avais constamment dans les pattes. Ils ne se levaient pas tous à la même heure, occupant les différentes pièces à tour de rôle, ce qui me contraignait à attendre qu'elles se libèrent.

Une nuée d'enfants déchaînés, qu'aucun adulte n'était d'humeur à sermonner, allait et venait dès le lever du jour, sans se soucier de savoir si le sol était sec ou mouillé, ni même remarquer ma présence. Un énorme chien avec une tête plissée passait son temps affalé sur le canapé. Il grognait à chaque fois que je voulais l'en déloger, perdait ses poils et infectait la pièce d'une odeur de chien mouillé qui semblait n'écœurer que moi.

À la fin du séjour, avant que tout le monde ne reprenne la route, Sylvia a voulu organiser une fête. Elle m'a proposé de l'aider à la cuisine et au service. J'acceptai bien volontiers de l'aider à la cuisine, mais je ne voulais pas servir. « Servir » sortait de mes fonctions, je n'avais pas été engagée pour ça. Voyant que je m'étais subitement assombrie, elle m'a aussitôt présenté ses excuses et nous n'en avons plus reparlé.

J'ai passé la journée à ses côtés et le soir, après l'avoir aidée à dresser la table, j'ai pris congé. Sylvia m'a saluée, moins souriante que d'habitude, et m'a souhaité une bonne soirée.

En sortant, j'ai croisé Simon et Lucie. On s'est embrassés puis, d'un simple coup de tête, montrant la maison des Langlois, Simon m'a demandé à quelle heure je comptais revenir. Je l'ai regardé, sans comprendre de quoi il

retournait, puis Lucie a dit, *Vous êtes bien invités chez les Langlois, ce soir ?*

Avant même de répondre, j'ai vu dans les yeux de Simon qu'il avait compris que nous ne l'étions pas. Son regard est passé de l'allégresse à la consternation, et les efforts désespérés qu'il déployait pour ne rien laisser paraître rendaient son visage comique. Lucie touchait nerveusement ses cheveux et, détournant les yeux vers Simon, lui demandait de l'aide. Je bafouillai quelques mots, prétextant une visite à mes parents, et me précipitai à l'intérieur de la maison, les laissant l'un et l'autre un peu perdus, flottant entre le désir d'être avec les Langlois et la volonté de rebrousser chemin par solidarité avec nous. À travers le voilage de la fenêtre de la cuisine, je les ai vus s'engouffrer rapidement dans le chalet, comme si le diable était à leurs trousses.

Plus tard, j'ai repensé à la proposition de Sylvia. Avait-elle réfléchi un seul instant à la situation humiliante dans laquelle je me serais trouvée si j'avais accepté ? Servir mes propres amis ? Avait-elle seulement conscience de ce que ça signifiait ? Je préférais ne plus y penser et me dire qu'elle avait parlé sans réfléchir. Je chassai l'incident de mon esprit, et la confusion se dissipa aussitôt, comme si j'avais arraché une longue écharde plantée sous mon ongle.

Tu n'en as rien su. C'était du moins ce que j'espérais. Je ne t'en avais pas parlé et, te connaissant, tu m'en aurais fait part si tu l'avais appris par quelqu'un d'autre.

Les jours qui ont suivi, tu n'as pas semblé plus perturbé qu'à l'ordinaire. J'en conclusais, soulagée, que rien n'était arrivé à tes oreilles.

Cependant, un soir en rentrant, tu m'as lancé, *Big a un nouvel animal de compagnie !* Ne comprenant pas de quoi il retournait, je t'ai demandé des explications. Tu m'as raconté que tu avais aperçu Simon et Bakary marchant côte à côte, que ce n'était pas la première fois, et qu'ils avaient l'air très complices. Tu riais, tu faisais l'indifférent, mais tes nombreuses allées et venues trahissaient ta nervosité. Je t'ai fait remarquer qu'il ne fallait t'en prendre qu'à toi-même, et que si tu n'avais pas gardé rancune à Bakary, il ne se serait sûrement pas détourné de toi. Tu as aussitôt objecté que tu n'en avais rien à foutre de Bakary, et que chacun était libre de faire ce qu'il voulait. Je ne croyais pas un mot de ce que tu disais et, dans un sourire provocateur, je t'ai traité de menteur. Tu as subitement laissé éclater ta colère, *J'en ai rien à foutre de Bakary ! Dans quelle langue je dois te le dire ? Je l'emmerde Bakary, tu comprends ça, je l'emmerde !*

La colère que tu manifestais me confortait dans l'idée que Bakary te manquait, et que rien de ce que tu prétendais n'était vrai. Tu t'es enfermé dans la chambre, et j'ai cru t'entendre aboyer, *Putain de nègre*. Cela aurait dû me heurter. Mais je n'ai pas réagi. C'est la colère, j'ai pensé. La colère. Ou alors, et c'était le plus probable, j'avais mal entendu.

Un matin de mars, j'entrais chez les Langlois. D'habitude, il n'y avait personne, ou alors (c'était plus rare) Sylvia m'attendait avant de partir.

Ce jour-là, j'ai été étonnée de trouver Bakary et Simon discutant à la table de la cuisine. Ils se sont levés dès qu'ils m'ont vue. Je me suis approchée de Simon pour l'embrasser. Il paraissait gêné, comme si je le surprénais en train de faire les poches d'un cadavre. J'ai pris congé d'eux et je suis montée m'occuper des chambres aux étages. Je les entendais parler, mais rien de distinct ne me parvenait.

Lorsque je suis redescendue une demi-heure plus tard, ils étaient debout, sur le point de se séparer. Sur le seuil de la porte, Bakary tendait la main à Simon, qui souriait, l'air satisfait. Simon a dit qu'il allait réfléchir, et Bakary a hoché la tête. Les deux hommes se sont séparés, chacun rejoignant son lieu de travail.

Le jeudi qui a suivi, c'est Sylvia qui m'a accueillie. Elle était assise à la table de la salle à manger à compulser des documents, et à en retranscrire des extraits sur son ordinateur.

Elle avait un air contrarié, ses yeux clignaient nerveusement. Elle ne m'a pas vue tout de suite, mais dès qu'elle a relevé la tête, elle m'a souri, et m'a saluée chaleureusement. Une lumière inquiète faisait trembler ses pupilles noires. Cette vulnérabilité, ou plutôt ce trouble, que je n'avais encore jamais rencontré dans son regard m'a touchée. Son air désespéré, au lieu de la desservir, lui donnait de la densité.

Elle m'a dit, d'une voix douce, à peine audible, qu'elle avait un peu de travail à finir à la maison et qu'elle partirait au bureau en fin de matinée. Je lui proposai de lui préparer un café. *D'accord*, elle a dit, *à condition que tu en prennes un avec moi*. J'ai apporté les deux tasses. Elle m'a remerciée d'un faible mouvement de tête, et m'a proposé de m'asseoir. Je lui ai demandé si tout allait bien. Elle m'a répondu que oui. *Oui, oui, oui*. Après ça, plus un mot. Elle touillait son café, relevant la tête, par moments, comme si quelqu'un, derrière moi, l'appelait. Pour finir, elle a soupiré faiblement, et dans le silence elle a murmuré, *Misère...*

Je restai silencieuse ; je ne savais pas s'il fallait relever, ou au contraire, ignorer. Avait-elle conscience que je l'avais entendue ou était-elle si profondément perdue dans ses pensées qu'elle ne s'était même pas rendu compte d'avoir prononcé ce mot ? Toujours est-il qu'elle s'est redressée subitement, et tapant d'une main contre la table a lancé, *Allez, allez !* J'ai compris bien vite qu'elle s'adressait autant à moi qu'à elle, c'est pourquoi je me suis levée sans attendre.

Sylvia m'a dit d'un ton plus assuré que ce serait bien de nettoyer les vitres aujourd'hui, qu'elles en avaient besoin. J'ai dit d'accord, et je me suis dirigée vers la cuisine. Sylvia m'a rappelée et, tendant vers moi les deux tasses vides, m'a demandé de les mettre dans le lave-vaisselle et de lancer un programme.

À la fin de la matinée, elle a enfilé son manteau et, avant même d'ouvrir la porte d'entrée, son téléphone a sonné. C'était Bakary. Après seulement quelques secondes, sa voix s'est éclairée, *C'est formidable, c'est formidable, bravo mon amour, c'est formidable*. Elle m'a saluée, *Au revoir Anna, je m'en vais !* J'étais dans la salle de bains du premier étage, *Au revoir Sylvia !* Le soir même, alors que je fermais les volets de la cuisine, j'ai vu Simon et Lucie entrer chez les Langlois.

Le lendemain soir, tu m'appelais pour me dire que tu restais boire un verre chez François, en compagnie de Simon. Tu es rentré peu après vingt et une heures, et tu m'as annoncé que Simon avait déposé la somme de trente mille euros sur un compte suisse, *Un client de Bakary travaille dans la finance, il propose des placements hyper avantageux à taux bas. Il suffit de placer son argent, et de le laisser travailler tranquillement. Simon est content, il est sûr que son argent va faire des petits !*

J'ai d'abord été surprise par la somme que Simon avait décidé d'investir. *L'héritage*, tu m'as dit, *sa grand-mère lui a légué pas mal de fric*. Comme je ne comprenais pas pourquoi il plaçait autant d'argent, tu m'as expliqué que plus il en plaçait, plus il lui rapporterait. *Bakary lui a donné des garanties ?* je t'ai demandé. Tu m'as rassurée sur ce point, m'affirmant qu'il lui avait fait signer des documents officiels et que tout était en règle. Tu as ajouté que François envisageait aussi de placer de l'argent.

J'étais surprise de constater que tu semblais beaucoup moins en colère contre Bakary. Comme si cette histoire de placements financiers effaçait d'un seul coup la rancœur que tu nourrissais à son égard.

Lorsque nous sommes arrivés au terme de notre discussion, et que le silence a occupé nos pensées, il m'a semblé entrapercevoir dans ton regard un vague sentiment de détresse. Toute la soirée, tu es resté pensif. Nous nous étions installés sur le canapé, devant la télévision, et je notais que rien n'accrochait ton regard. Tu étais là, sans être là, occupé à fixer ton âme. Je te connaissais si bien que je pouvais deviner ce qui encombrait ton esprit et suivre, à la trace, le cheminement de ta pensée.

Tu t'es installé à table, avec l'air de quelqu'un qui prépare un sale coup. C'était un dimanche midi, après avoir rendu visite à tes parents. Je me souviens, tu as dit, *Moi aussi je vais placer du fric !* Notre compte en banque était à sec, et je ne voyais pas par quelle opération du Saint-Esprit tu allais t'y prendre pour trouver cet argent. J'ai détourné le regard, et j'ai fait comme si je n'avais rien entendu. Je ne voulais pas parler de ces histoires d'argent en présence de nos enfants.

À table, il régnait un vent de mutinerie. Nos filles refusaient de manger les choux de Bruxelles, *Ça sent les fesses*, protestait l'une, tandis que l'autre se bouchait le nez.

Je me suis fâchée, *Si vous ne finissez pas vos assiettes, il n'y aura ni dessert ni goûter !* Elles se sont regardées et, sans un mot, se sont résignées à leur sort. J'avais touché juste. Elles ont avalé les choux sans mâcher, accompagnant chaque déglutition d'une grimace de dégoût et d'un *beurk* destiné à rendre compte du sacrifice.

Ce petit manège m'exaspérait tellement que je te priai de le faire cesser. Tu n'as rien fait, au contraire, la plaisanterie semblait t'amuser, *C'est rien de grave, ma poule, on peut s'amuser de temps en temps.*

Ma poule. Tu m'avais appelée ma poule. Ma poule. Et ma surprise était telle que j'arrêtai de mastiquer. *Bah quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit de mal*, tu m'as demandé ? Les filles pouffaient entre leurs mains. Toi, tu repliais les bras et les agitaies comme un coq.

Pendant un court instant, j'ai eu la désagréable sensation que tout m'échappait, que je n'étais plus en phase avec rien et que ma vie se délitait sans que je puisse rien sauver. Heureusement la confusion n'a duré que quelques secondes. Je me suis ressaisie immédiatement et, te fixant d'un air mauvais, je t'ai demandé à quoi tu jouais. Tu n'as rien trouvé d'autre à dire que, *C'est joli une poule, ma poupoule*. Bien sûr, les filles ont éclaté de rire.

Sentant que j'étais sur le point d'exploser, tu leur as fait les gros yeux, et tu as réclamé le silence en posant un doigt sur la bouche. Elles te fixaient pour démêler si ta colère était réelle ou truquée. Elles laissaient échapper quelques rires, flottant entre la méfiance et l'excitation puis, comprenant bien vite que tu n'étais pas sérieux, et que tu n'avais rien contre elles, elles ont accepté de se tenir tranquilles pour éviter de réveiller ma colère. Après le dessert, elles ont quitté la table, ce qui m'a soulagée.

Sitôt seuls, je t'ai pressé de me parler de cet argent que nous n'avions pas, mais que tu disais vouloir placer.

J'ai de l'argent, tu m'as dit, *mes parents ont accepté de me prêter. Combien ? j'ai demandé - Huit mille euros. - Huit mille euros ? C'est beaucoup - Oui je sais, mais plus on place, plus on fait fructifier. Mais... pourquoi tu fais ça ?* Je ne comprenais pas. *Je te l'ai déjà dit, je place ! - Placer pour quoi faire ? j'ai ajouté calmement, c'est pas nécessaire, c'est même pas ton argent...*

À cet instant, tu t'es figé, et tu as écarquillé les yeux. On aurait dit que tu venais d'éclairer une pièce jusque-là plongée dans l'obscurité. Puis tu as dit, *Les parents sont d'accord. Je leur ai parlé de ces placements financiers, ils pensent que c'est une bonne chose. Avec ce que ça va nous rapporter, je pourrai les rembourser sans problème, et profiter des intérêts. - J'imagine que ce sont toutes leurs économies... non ?* Tu as fait oui avec la tête, comme si tu craignais de te l'entendre dire. Je te regardais. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui te motivait. L'argent ne t'avait jamais intéressé, et la droiture avec laquelle tu menais ton existence et accompagnais la nôtre me paraissait aux antipodes de ce projet. Je te signalai que tes parents n'étaient pas riches, et que je trouvais stupide de leur réclamer toutes leurs économies pour les placer. *Et si jamais ça marche pas ?* Tu m'as assuré que Simon était très content de son placement, que seulement deux semaines après avoir placé son argent, Bakary lui avait assuré que l'argent travaillait déjà, et qu'il n'y avait rien à craindre. Tu avais croisé Bakary dans la matinée, il t'attendait dans l'après-midi pour en parler. Toi qui ne lui avais plus adressé la parole depuis des semaines, voilà que tu n'hésitais pas à l'aborder pour une histoire d'investissement financier ! On aurait dit que tu avais tout oublié ; mon embauche chez les Langlois, l'humiliation que tu avais ressentie, la colère dont tu as eu tant de mal à te débarrasser... Quand je te l'ai fait remarquer, tu as tout balayé d'un geste de la main, *Je ne suis pas rancunier, tu devrais être contente !* Le peu de cas que tu faisais d'un événement qui, à en croire tes transports de rage, avait frôlé l'affaire d'État, me laissait sans voix. C'était comme si rien, jamais, n'était arrivé.

Le soir, après avoir vu Bakary, tu étais changé. Ton regard fixe trahissait ta nervosité. On aurait dit que tu luttais continuellement contre tes propres pensées. Tu avais fait affaire avec Bakary, mais je sentais que quelque chose entravait ton enthousiasme.

Tu t'es servi un verre d'eau, que tu as bu jusqu'à la dernière goutte, avec la tête bien renversée, puis tu as dit, avec une voix légèrement essoufflée, *Putain il a hésité avant de les prendre, il a hésité...*

Tu as posé le verre dans l'évier, tu m'as regardée fixement, et tu m'as raconté que Bakary avait semblé déçu de la somme que tu souhaitais investir. *Je ne vois pas en quoi ça le regarde !* j'avais répondu, ulcérée, *On investit la somme qu'on peut !* Le choc qu'avait provoqué le mépris de Bakary assombrissait ton visage. *Il a hésité*, tu disais, en boucle, *il a hésité. - Évidemment qu'il a hésité*, j'ai hurlé, *on est loin des trente mille euros de Simon !*

J'étais folle de rage et, aujourd'hui, à la lueur de tous les événements qui ont suivi, le cynisme de Bakary me laisse un goût amer. Qu'avait-il besoin de faire la fine bouche, sachant qu'il allait, de toute évidence, finir par

accepter cet argent dont il avait urgemment besoin ? Pourquoi cette mise en scène ? Pourquoi choisir de t'humilier alors qu'il aurait été facile de l'éviter ? Comme la veille, nous avons passé la soirée devant la télévision. Malgré les sons qui en sortaient, je pouvais entendre le bruit de tes pensées. Tu oscillais presque continuellement entre la conviction d'avoir conclu une bonne affaire et la douleur aiguë qu'avait causée l'attitude condescendante de Bakary.

Un soir, alors que j'avais passé cinq heures à nettoyer le chalet, Sylvia m'a dit qu'elle ne pourrait pas me garantir un salaire pour les deux mois suivants. Ils avaient dû entreprendre des travaux dans leur agence, et le coût de cette transformation les obligeait à réduire leurs dépenses. J'étais un dommage collatéral de leur plan d'austérité. Elle me promettait néanmoins de me reprendre au terme de ces deux mois, et s'excusait de me mettre dans la difficulté. Elle avait utilisé cette expression : mettre dans la difficulté.

Elle m'avait servi un café bien serré et, pour toute consolation, m'avait tapoté la main. J'accueillais la nouvelle avec calme et soulagement. En réalité, je n'en pouvais plus de ce boulot. Il était temps pour moi de chercher un vrai travail, non pas que celui-ci soit faux, au contraire, il était peut-être bien plus réel qu'aucun autre, mais je devais m'inscrire dans le « durable » et me poser la question de ce que je voulais vraiment faire de ma vie.

Le soir, je t'ai aussitôt appris la nouvelle. Tu as reçu l'annonce de mon licenciement avec autant d'incompréhension que tu en avais éprouvé pour mon embauche. *Des travaux ? Pourquoi ils font des travaux ? Et ils te virent pour ça ?* Tu as décroché le téléphone pour en discuter avec eux, mais je t'ai tout de suite arrêté. Je t'assurais que ce n'était pas grave, qu'au contraire c'était salubre et que cela me permettrait de chercher un travail plus intéressant pour moi. *Au pire, j'ai dit, je n'aurai pas grand mal à trouver quelques heures de ménage chez d'autres clients.* Pour finir, je t'ai demandé de ne plus te mêler sans arrêt de mes affaires et t'ai fait remarquer que tes interventions systématiques commençaient à m'agacer sérieusement, *Je ne suis pas une enfant, mais une adulte responsable !* Tu m'as longuement fixée, puis, comme au temps où tu me disais *Je t'aime d'amour*, tu m'as prise dans tes bras, et tu m'as serrée contre ta poitrine. J'ai enfoui mon visage dans tes aisselles, et j'ai respiré l'odeur de ta sueur. Profondément. C'était ton odeur, et ça n'était plus ton odeur. Il y avait un relent âcre, comme si elle avait tourné.

Les forains étaient arrivés fin août. Comme chaque année, un grand podium avait été installé sur la place du village.

Cet été-là, la chaleur était écrasante. La rivière était à sec, et les sapins, brûlés par le soleil, ressemblaient à des épouvantails noirs et hérissés. Il faisait tellement chaud que les vieux dormaient le jour, et sortaient la nuit. Dès le coucher du soleil, on les voyait clopiner sur les chemins. Les mémés du village, elles, se donnaient rendez-vous à la chapelle l'après-midi, *On va prier*, elles disaient. Elles y allaient par petits groupes, avec leurs sacs à main et leur odeur d'eau de Cologne. Elles restaient assises des heures, ça papotait tout doucement sur les bancs en bois. Grâce aux pierres qui retenaient la fraîcheur, elles respiraient enfin, et leurs os tout étonnés se redressaient pour quelques heures. Quand quelqu'un entrait par la grande porte en chêne, elles se figeaient et dévisageaient le Christ avec un air sérieux. Puis elles se remettaient à chuchoter sous la croix, guillerettes et libres.

Le propriétaire des autos-tamponneuses était arrivé. Il garait sa caravane sous le grand marronnier, comme tous les ans. Sa belle épouse assise sur une chaise pliante observait ses ongles vernis en écartant bien les doigts. Son décolleté vertigineux entraînait une inflation érotique, faisant plier jusqu'aux branches de l'arbre, sous lequel elle prenait le frais. C'était pour elle que les jeunes venaient occuper les bancs, *Tema la paire de tchouchs - C'est des faux - Bah non, gros deb - Ta gueule - Triso - Ta gueule - T'as jamais touché une gonzesse - Ta gueule FDP - Va te faire sucer par la mère 93 - Ça vaudra toujours mieux que se faire enculer par Chevallier et Laspalès - Culé...*

C'était ce qu'on entendait, à quelques variantes près, quand on passait près d'eux. Avant minuit, ils repartaient sur leurs mobylettes bruyantes en se promettant de se retrouver le lendemain, même heure, même place, sans oublier de se souhaiter une bonne nuit, *Fourre bien ton chien, culé !*

Le soir de la fête du village, l'air était chaud et moite. Dans le pré communal une immense tente avait été dressée, et de longues tables recouvertes de papier blanc disposées un peu partout. Depuis le matin, les habitantes du village (les mêmes qui squattaient les bancs de la chapelle) étaient occupées à la préparation d'une gigantesque soupe au chou.

Chaque année, il venait régulièrement plus de deux cents personnes, y compris des villages voisins. Après la soupe, les gens iraient danser sur la piste installée sur la place, et les enfants feraient d'interminables courses d'autos-tamponneuses en tétant de l'Orangina avec une paille et en léchant des granules de *Frizzy Pizzy* sous les lampions tendus d'un arbre à un autre.

En début de soirée, les gens ont commencé à arriver. Dans les cocottes croûtées, noires d'avoir trop servi, le chou et les saucisses fumaient. Les cuisinières en tablier avaient la gorge violette et les lunettes recouvertes de buée. Elles remuaient la soupe avec de grandes cuillères en Inox, et servaient dans des louches aussi grosses que des têtes de bébés.

Nous avons rejoint Simon et Lucie qui avaient une excellente nouvelle à nous annoncer. François, lui, n'avait pas pu quitter son bar. Les soirs de fête, il faisait sa recette du trimestre.

À notre arrivée, Simon et Lucie étaient déjà attablés. Aux regards caressants dont Simon enveloppait le ventre de sa femme, nous avons tout de suite compris. D'un accord tacite, nous avons fait comme si nous n'avions pas deviné, et quand Simon nous a annoncé que Lucie était enceinte de quatre mois, et que c'était un garçon, nous avons joué la surprise à la perfection, tant et si bien qu'à force de nous entendre hurler de joie, Simon s'est mis à pleurer, et Lucie, sans doute troublée par les larmes de son mari, a haussé les épaules, un peu gênée, mais tout de même attendrie par cet homme massif et plein de santé que la simple annonce d'un enfant à venir rendait aussi mou que du chewing-gum.

Quand les Langlois nous ont rejoints, nous leur avons annoncé la nouvelle. Bakary a serré Simon dans ses bras, et l'a soulevé de terre. Sylvia a pris la main de Lucie, l'a posée au creux de la sienne et, souriant de l'air de quelqu'un qui en sait long sur la maternité, lui a murmuré qu'elle était heureuse pour elle.

Puis on s'est dirigés vers la tente où la soupe mijotait. À l'air chaud, se mêlait la vapeur de chou bouilli et d'oignon frit. Les enfants nous ont suivis, sautillants et guillerets, comme des chats à qui on promet la tête d'une sardine fraîche.

Sous la tente, on a fait la queue. Les femmes servaient la soupe dans de grandes assiettes creuses, qu'elles remplissaient sans regarder, tout en poursuivant leurs conversations. Chaque fois que la louche cognait la faïence, elles souriaient plus large. Il faisait tellement chaud qu'elles buvaient l'eau au goulot, toutes les cinq minutes, et s'éventaient le visage avec des bouts de carton déchirés.

Simon a demandé qu'on double la ration de saucisses de Lucie, mais Lucie qui levait les yeux au ciel a annoncé d'une voix d'enfant qu'elle ne se laisserait pas faire, *Je ne suis pas Moby Dick, quand même !* Simon a éclaté de rire et lui a tendu une assiette pleine à ras bord où surnageaient, entre les feuilles de chou et les patates entières, deux énormes saucisses luisantes, plusieurs travers de porc, et des côtes levées aussi roses que des crevettes de Madagascar, *Tiens mon baleineau, à partir d'aujourd'hui, on compte plus les calories !*

À table, Simon était liquide de bonheur. Quand il regardait Lucie assise à ses côtés, ses yeux brillaient et son

cœur qu'on pouvait presque voir palpiter sous sa chemise hawaïenne débordait de larmes contenues. Lucie dévorait son assiette sous son regard ému, et se léchait tous les doigts en riant.

Les enfants roulaient sur l'herbe grasse. Ils n'avaient touché à rien, tout au plus quelques boules de pain de mie, un quart de saucisse, une patate bouillie.

Bakary et Sylvia se tenaient la main, comme s'ils craignaient d'être séparés. Sylvia était là sans être là, quelque chose semblait la préoccuper. Son visage s'allumait, puis s'éteignait, successivement, sans qu'aucune manifestation extérieure n'explique ces retournements.

Les nombreuses tables étaient maintenant toutes occupées. À quelques mètres de nous, Chevallier et Laspalès accompagnés de leurs femmes s'étaient mis sur leur trente-et-un. Ils avaient revêtu le même costume que les années précédentes. On voyait, au tissu un peu élimé, qu'ils avaient perdu leur couleur d'origine. Assis l'un près de l'autre, épaule contre épaule, ils riaient aux éclats, trinquant à la Suze. La femme de Chevallier était allée chez le coiffeur, ses cheveux ondulaient sous une couche de laque si épaisse qu'on aurait dit du vernis à bois. L'épouse de Laspalès, elle, portait une robe moutarde en satin de coton et un canotier qui lui donnait un petit air de brigande.

Après le repas, Simon a proposé aux enfants d'aller faire quelques tours d'autos-tamponneuses. Des cris de joie ont résonné dans tout le communal. Sylvia a prié les enfants de se taire mais Simon, que le bonheur étouffait, lui a dit qu'ils avaient bien le droit de crier, et que rien, en ce jour de fête, ne devait leur être interdit. En réalité, il parlait pour lui.

Nous nous sommes tous dirigés vers la place des manèges. La femme du forain était à la caisse, sérieuse, maquillée, parfumée de partout. Autour de la piste, des garçons de tous âges avaient les yeux rivés sur son décolleté. Son mari qui s'occupait de la bonne marche du ballet des voitures courait d'un engin à un autre pour récupérer les jetons et les autos laissées sur le bord de la piste. Il suait des grosses gouttes, à cause de la chaleur, et ses bras qui poussaient, tiraient, tractaient, étaient gonflés de veines.

Les enfants se sont rués vers les petites voitures. Ils se sont installés par deux, et comme il fallait s'y attendre, celui qui avait eu la chance de prendre le volant en premier refusait de le lâcher, provoquant ainsi la déception du passager qui, frustré de ne pas conduire, pleurait, tout rouge, et hurlait qu'au prochain tour le volant serait pour lui, et rien que pour lui ! Les enfants ont enchaîné les tours à l'infini, ce qui a fini par agacer tous les adultes, à l'exception de Simon qui, tout excité, encourageait les pilotes, en sautant comme un enfant autour de la piste, au son de la voix de Maître Gims, Céline Dion ou encore Drake.

Le soir tombait, Bakary a proposé d'aller boire un coup à la buvette, puis d'aller danser. On a eu du mal à sortir les enfants de la piste, mais il a suffi qu'on leur propose un cornet de churros pour les voir bondir hors de leurs autos.

On les a vus partir devant, en courant. Je me souviens m'être inquiétée de les voir disparaître aussi vite. J'ai pressé le pas pour ne pas les perdre de vue ; il y avait beaucoup de monde. Quand je me suis retournée pour m'assurer que vous nous suiviez toujours, j'ai croisé tes yeux. Tu avais un regard noir et triste, comme si tu me reprochais quelque chose. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait en toi, mais lorsque je me suis aperçue que tu marchais seul, entouré de nos deux couples d'amis se tenant respectivement par la main, il était déjà trop tard pour rééquilibrer le tableau. J'ai continué de poursuivre les enfants, le cœur serré, accélérant le pas.

Au stand confiserie, j'ai eu le temps d'acheter des churros et des boissons pour tous les enfants. Quand enfin vous êtes arrivés, tu n'as pas eu un seul regard pour moi. Bakary m'a gentiment sermonnée, *Anna, tu aurais dû me laisser payer*. Tu lui as répondu, d'une manière un peu brutale, *Et pourquoi ? On a de quoi payer !* Ta voix était méconnaissable. Un son rauque. Presque un aboiement. Dans un imperceptible mouvement de recul, Bakary a dit que ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire. Sa réponse t'a agacé un peu plus, car elle laissait entendre qu'il t'avait blessé.

À ce moment précis, Simon a brusquement levé les bras et a dit, *Et si on allait danser ?* Ce n'était pas une vraie question, plutôt un ordre qui n'attendait aucune réponse. Sans réfléchir, nous l'avons suivi vers la piste de danse, les enfants aussi, entraînés par la musique que le disc-jockey envoyait dans les enceintes.

C'était un petit bonhomme de quarante-cinq ans, tout rond, avec des joues huileuses et rebondies. Ses yeux bleus, deux cristaux d'aigue-marine, pivotaient dans tous les sens. Lui-même glissait d'une platine à l'autre, avec une incroyable fluidité. Je me suis demandé s'il ne portait pas des patins à roulettes. Son énergie débordante paraissait impossible à canaliser. Il gueulait en anglais, *Get down everybody, come on, you can dance!* en agitant la tête dans tous les sens. Il n'était pourtant plus si jeune, mais sur son estrade, face à sa table de mixage, à l'endroit même où la lune renvoyait son éclat le plus vif, il était éternel.

Sa voix qui portait à des distances prodigieuses attirait de plus en plus de monde, si bien qu'en un rien de temps, la piste fut pleine. Les gens s'y jetaient littéralement et basculaient sitôt qu'ils y posaient un pied dans un monde où les corps n'obéissaient plus qu'à l'urgence de se mouvoir. On a fait comme tout le monde, on s'est jetés sur la piste. Les enfants accrochés à nos hanches riaient d'être secoués dans tous les sens, et poussaient des cris de joie. Je m'étais rapprochée de vous tous pour ne pas vous perdre dans la foule. La brève altercation entre Bakary et toi n'avait laissé aucune trace dans nos esprits. C'était du moins ce qu'il y paraissait. Simon qui était passé derrière Lucie enserrait sa taille. Ses mains larges retenaient son ventre comme s'il craignait qu'il ne se détache.

Quand les premières notes de *Dancing Queen* d'ABBA ont résonné dans le communal, une joie spontanée a allumé nos yeux. Tout le monde, sans exception, a aussitôt reconnu la chanson. Un *ah !* d'enthousiasme s'est élancé d'un bond, et dans un regain d'énergie les corps se sont redressés. Il y a des musiques qui nous emportent

sans qu'on sache par où elles nous attrapent. *Dancing Queen* était de celles-là. C'était la première fois qu'on dansait ensemble, tous les six, sur cette chanson, mais ce qu'elle éveillait en chacun de nous nous cueillait avec la même fulgurance qu'une photo de jeunesse. Elle symbolisait ce que nous avions perdu, et cette nostalgie que nous partagions nous rappelait que nous avions traversé le monde au même moment. Traverser le monde au même moment, c'est pas rien quand on y pense. Dans un élan de communion, et sans nous lâcher du regard, on s'est mis à danser sans retenue. À chaque fois qu'on hurlait le refrain, c'était en réalité notre amour et notre désir désespéré d'éternité qu'on gueulait. Nous n'avions jamais été aussi proches qu'en cet instant, et si *Dancing Queen* avait pu résonner jusqu'à la fin des jours et nous préserver de la dureté des événements, jamais nous n'aurions eu à en souffrir.

Hélas les chansons ne durent pas. Quand brusquement elles s'arrêtent, la brutalité du monde nous apparaît, et nous devons continuer sans elles. Aujourd'hui, quand je repense à ce moment, les larmes me viennent, et je ne peux m'empêcher de le voir comme un prélude au drame.

Plus tard dans la soirée, alors que nous étions tous, à l'exception de Lucie, passablement éméchés, nous avons, toi et moi, été témoins d'une scène violente entre Bakary et Simon. Aux abords de la buvette, Simon avait saisi Bakary par le col de la chemise et avait hurlé quelque chose qu'on n'arrivait pas à entendre à cause de la musique. Je me souviens t'avoir interrogé du regard. Tu étais prêt à t'interposer entre eux, quand Simon a repoussé Bakary si violemment que je me suis mordu la langue à l'idée que sa tête ne cogne l'arbre devant lequel il titubait.

Quand ils nous ont rejoints, ils ont fait comme si rien n'était arrivé.

Pour la première fois depuis que je le connaissais, Bakary luttait contre la peur. Son regard d'ordinaire si franc fuyait chaque chose, et ses bras, dont il semblait être encombré, tombaient sans vie le long du corps.

Au défilé des témoins, tout le monde a rapporté la même chose. Rien ne laissait présager que ça arriverait. Rien. Comment imaginer un seul instant que tu puisses être capable d'une pareille sauvagerie ?

« Normal » c'est le mot qui est revenu le plus souvent au cours de ton procès. *Monsieur Guillot était un homme normal*. On parlait de toi au passé, comme si tu n'existais plus. Et c'était sans doute le cas. Dans ton box, tu paraissais mort. Blanc et accablé de fatigue.

Je crois que nous avons tous, sans exception, sous-estimé la réalité de l'homme que nous connaissions depuis longtemps. Ton passage à l'acte a agi comme un révélateur. Il est effrayant de penser que je n'ai rien vu venir, moi qui, jour après jour, ai vécu à tes côtés. Pourtant, il ne m'est jamais arrivé d'avoir peur en ta présence. Jamais. Ni pour moi ni pour nos filles. Ce qui est arrivé est tout simplement incompréhensible.

À la barre, Simon, Lucie et François ont confirmé que tu étais quelqu'un de bien et d'honnête. Quand le président a demandé à Simon s'il te considérait toujours comme un ami, il a hésité quelques secondes, puis il a répondu, avec un faible tremblement dans la voix, que oui, tu restais son ami, *Oui bien sûr*.

Puis il lui a demandé des précisions à propos de ce fameux soir d'août.

- Vous avez commencé à vous poser des questions ?

- Oui, monsieur le président.

- Le soir de la fête du village, c'est bien ça ?

- Oui, monsieur le président.

- Vous n'êtes pas obligé de m'appeler comme ça, à chaque fois.

- Je m'excuse.

- Ne vous excusez pas, poursuivez.

- Ce soir-là, Bakary et moi, on s'est disputés. C'était très tendu. On était tous un peu saouls, c'est vrai, mais j'ai quand même senti qu'y avait quelque chose qui clochait. Le lendemain, Constant est venu me trouver. Il voulait savoir ce qui s'était passé entre Bakary et moi. Je lui ai dit qu'il avait refusé de me rendre mon argent.

- Pour quelles raisons refusait-il de vous rendre l'argent ?

- Bakary a dit que l'argent placé ne pouvait pas être retiré avant six mois. Que la banque de son client fonctionnait comme ça.

- Pourquoi désiriez-vous récupérer l'argent que vous aviez tout récemment investi ?

- À cause de l'arrivée du bébé, ça changeait tout. On voulait faire des travaux dans sa chambre, et puis tout ce qui va avec, tout ce qu'il faut à un bébé. J'étais fou de joie, j'avais besoin de cet argent.

- Avez-vous insisté pour le récupérer ?

- Oui. J'ai même menacé Bakary de porter plainte contre lui s'il me le rendait pas dans la semaine. Bakary a promis de faire son possible.

- Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

- Bakary m'a rendu la moitié de la somme et m'a promis de me rendre l'autre moitié au bout de six mois. « Je me suis démené comme un fou pour sortir cette somme », il m'a dit, « c'est par amitié pour toi ! ». Il a dit aussi que la banque me faisait une fleur, que c'était exceptionnel, et que je pouvais me considérer comme un client privilégié. Il m'a fait croire que la banque n'avait pas envie de me perdre, que j'étais important à leurs yeux.

- Quelle a été votre réaction ?

- C'est toujours pareil avec Bakary, il vous retournait comme une crêpe. Il avait vraiment l'air embêté... J'ai choisi de lui faire confiance.

- Et vous ne vous êtes pas méfié ? Vous ne vous êtes pas dit que cette banque suisse n'existait pas ?

- Ça peut paraître bizarre, je sais, mais sur le coup, j'ai pas réfléchi. Et puis après il m'a offert à boire, il m'a tapé dans le dos, on a parlé base-ball. Le problème n'était plus un problème. Toujours pareil avec Bakary...

- Que vous a répondu monsieur Constant Guillot quand vous lui avez confié vos démêlés avec Bakary Langlois ?

- Il a voulu récupérer son argent, lui aussi. Je me souviens, il m'a dit : « Ça sent mauvais cette histoire ».

- Saviez-vous qu'il avait investi huit mille euros ?

- Oui il m'en avait parlé. Je savais pour lui, et pour notre ami François.

- Pensez-vous que madame Langlois était au courant des malversations de son mari ?

- Je sais pas, je pense pas. Bakary se débrouillait toujours pour pas en parler en sa présence.

- Elle était quand même au courant des difficultés de leur entreprise ?

- Je crois oui. Elle était soucieuse souvent.

- Monsieur Constant Guillot vous a donc confié vouloir reprendre son argent ?

- Oui il était déterminé. Il était comme moi, furieux.

- Saviez-vous à ce moment-là que l'entreprise de monsieur Bakary Langlois était en grande difficulté ?

- Il ne nous a jamais rien dit. Il faisait comme si tout allait bien, et surtout il continuait à avoir le même train de vie.

- Monsieur Constant Guillot est-il allé trouver monsieur Bakary Langlois ?
- Le jour même.
- Que s'est-il passé ?
- Bakary ne lui a pas rendu son argent. Il s'est même énervé en disant que ce qu'il avait réussi à obtenir pour moi était exceptionnel. Je sais maintenant qu'après m'avoir rendu la moitié de mon argent, il avait plus rien. Il était dans l'attente d'autres « clients ».
- Comment a réagi Constant Guillot ?
- Très mal. Monsieur Langlois m'avait rendu quinze mille euros sans trop se faire prier, mais refusait de restituer les huit mille euros de la famille Guillot, ça l'a rendu fou. Bakary lui a dit qu'il essaierait de lui sortir une partie de la somme le mois d'après.
- En septembre, donc.
- C'est ça.
- Ensuite ?
- Rien en septembre. Octobre, pareil. À chaque fois la même réponse de Bakary : « La banque refuse, le mois prochain sûrement... » Fin novembre, toujours rien. C'est là que Constant a pété les plombs.
- Monsieur Guillot venait-il vous en parler ?
- Au début oui. Je le rassurais, j'essayais de le raisonner. Je lui ai même proposé de lui prêter des sous. Tu me les rendras dans six mois, je lui avais dit, quand tu auras récupéré ton argent.
- Et ?
- Il a jamais voulu. Il voulait ses huit mille euros. C'était devenu une obsession. Il était hanté par cette histoire. Il pensait qu'à ça, il parlait que de ça, il dormait de moins en moins. Quand on se retrouvait pour boire un verre chez François, on voyait qu'il était pas là.
- Votre ami François avait-il également décidé de réclamer son argent auprès de monsieur Langlois ?
- Il avait accepté les conditions de la banque. Il nous disait que Bakary avait été honnête avec nous dès le départ en nous expliquant clairement que la banque refuserait de nous rendre notre argent avant six mois.
- Vous l'avait-il vraiment spécifié ?
- Honnêtement, je me souviens pas.
- Votre ami François et vous-même étiez-vous inquiets du comportement de monsieur Guillot ?
- Disons qu'on voyait bien que ça prenait des proportions inquiétantes.
- L'aidiez-vous à y voir plus clair ?
- On a essayé.
- N'aviez-vous aucune influence sur monsieur Langlois ? Vous auriez pu aller le trouver pour l'inciter à rendre l'argent à monsieur Guillot, comme il l'avait fait pour vous ?
- Il l'aurait pas rendu, il l'avait plus...
- Imaginez-vous que votre ami serait capable d'un tel déchaînement de violence ?
- Non, c'était impossible. Pas lui.
- C'est un non catégorique ?
- Catégorique. On a tous été choqués le jour où on l'a appris, on en a parlé toute la nuit, on essayait de comprendre.
- Qui ça « on » ?
- Nous, les amis de Constant.
- Comment expliquez-vous son geste ?
- On se l'explique pas, mais... parfois, parfois je me dis qu'il a peut-être... été blessé.
- Par qui ? Par quoi ?
- Par la vie, par monsieur Langlois, quelque chose comme ça.
- Est-ce une raison valable pour tuer cinq personnes ?
- Non, c'est sûr, c'est exagéré.
- Comme vous dites. Avez-vous autre chose à ajouter ?
- Non, rien.
- Merci.

Un an après la fin du procès

La patronne me tend les clés, elle a des mains d'enfant, *Chambre 28, il y a une baignoire, vous verrez je vous ai mis du bain moussant, vous aimez la coco ? Il est à la coco. Mais de la coco subtile, hein, pas du sucré qui vous monte à la tête, non, non, très léger, vous verrez, délicat comme tout.*

Son sourire qu'une joie curieuse éclaire me déroute ; je ne sais pas s'il m'est destiné, ou s'il s'agit simplement d'un trait de sa physionomie. Tout à coup, elle me demande, *Votre mari ou votre fils ?* La question me glace, je me fige, affolée. Est-ce qu'il est écrit sur mon front que je viens voir un prisonnier ? Il m'est impossible de soutenir son regard, et dans la confusion où je me trouve depuis des mois, je baisse la tête, en signe de soumission.

Ne soyez pas gênée, ma jolie, ça fait vingt-deux ans que je reçois des femmes et des mères de détenus dans cet hôtel. Certaines viennent de loin, et depuis des années. Ne vous inquiétez pas, va, vous êtes ici chez vous, je ne vous demanderai rien de plus.

Comme je reste silencieuse, elle pose doucement sa main sur la mienne. Sa sollicitude toute maternelle ne lui demande aucun effort, son cœur se donne sans chichi, on dirait qu'elle est ici pour réparer les autres. Au contact de la chaleur de sa peau, je ravale un sanglot.

Vous voulez dîner avec nous, ce soir ? Devant mon silence inquiet, elle dit, un ton plus bas, comme on s'adresserait à un somnambule debout sur le rebord d'une fenêtre, *C'est cadeau, bien sûr... À dix-neuf heures, dans la cuisine. Je sais que tout le monde se lève demain, les parloirs c'est très tôt. Dix-neuf heures, c'est bien, d'accord ? Il y aura deux autres personnes : Jeanne qui fait le voyage depuis la Corse pour voir son fils, et Maud, pareil, son fils. Elles viennent ici tous les mois. Voilà, je vous dis ça, parce que c'est tout ce que je sais d'elles. Je vous assure. On ne parle jamais de choses qui fâchent, seulement ce qui nous fait plaisir.*

Sa proposition vaut bien plus qu'une simple invitation à dîner, c'est une main tendue qu'aucun argument n'est de taille à repousser. Je dis *D'accord, je dîne avec vous.* La patronne applaudit, *Allez affaire conclue,* et me lance un regard si chaleureux que je suis à deux doigts de me blottir dans ses bras et de ne plus en bouger.

La chambre est spacieuse. La fenêtre donne sur une place éclairée par deux réverbères. Le confort est sommaire, mais je me sens tout de suite à mon aise. C'est la première fois depuis longtemps que je me retrouve seule, sans les filles. Et cette liberté soudaine, loin de m'angoisser, me déleste du poids écrasant de ma charge quotidienne. Je les ai laissées quelques jours chez mes parents. Je n'ai plus de responsabilités, plus de devoirs. Je peux donner libre cours à mes émotions, sans avoir à me composer une façade maternelle protectrice. Je peux pleurer, si je veux. Et déjà des larmes me secouent, je ne fais aucun effort pour les retenir. Je pleure, sans résistance, et le simple fait d'entendre le bruit de mes sanglots me rappelle combien ces derniers mois j'ai souffert en silence.

Je pose ma valise sur le lit, l'ouvre, en ressors mes affaires de toilette que je dépose sur une petite étagère dans la salle de bains. Il y a dans cette pièce une vague odeur de dentifrice et de nettoyeur ménager. La baignoire est propre, lisse au toucher. Je pense à demain, et je me dis que ce sera sans aucun doute un jour étrange, une journée particulière. Cela fait plus d'un an que je ne t'ai pas vu. Je n'ai revu personne, d'ailleurs. En déménageant à plus d'une centaine de kilomètres de notre ancienne maison, j'ai choisi de tirer un trait sur ce qui me liait encore à notre ancienne vie. La dernière image que j'ai gardée de toi remonte au jour du verdict. Tu étais de dos, ceinturé par deux policiers. La sentence venait de tomber, tu pleurais. Perpétuité. La préméditation avait été retenue. Tu pleurais comme un enfant paumé. Qu'est-ce ça vaut les larmes d'un homme qui a tué cinq personnes ? Je me souviens que pour son réquisitoire l'avocat général avait emprunté ces mots à Dostoïevski : « *La mort injuste d'un enfant innocent fait douter de l'existence de Dieu.* » Il avait ajouté : *Peut-elle faire croire à l'existence du diable ? Non. À y bien réfléchir, Constant Guillot n'est pas le diable, il est bien pire, c'est un homme ordinaire devenu quintuple assassin.*

Tes parents, qui avaient refusé d'assister au procès à cause de la honte et de la douleur insupportable de te voir dans le box des accusés, avaient tout de même tenu à prendre connaissance du verdict. Le dernier jour du procès, ils étaient entrés, amaigris, dans la salle du tribunal. Ton père tenait fermement le bras de ta mère comme s'il était sur le point de se détacher. Après l'énoncé du verdict, tu as tourné le dos pour suivre les gendarmes qui t'escortaient, et ta mère a tendu une main vers toi, comme on tend un goûter à un enfant qui oublie son sac avant d'entrer en classe. C'est la dernière fois que je les ai vus. Ils n'ont jamais plus émis le désir de voir leurs petits-enfants, comme si la simple évocation de ces derniers rendait ton absence plus insupportable. En eux, ni la douleur ni l'amour ne se dissoudront. Ils continueront de t'aimer avec la même profondeur, et c'est probablement à la clarté de ce sentiment que la vie les quittera, le moment venu.

Je ne t'ai pas revu depuis ce jour. Je n'en avais pas ressenti le besoin, jusqu'à aujourd'hui. Tu m'as demandé à maintes reprises, par courrier, de t'amener les filles, mais je n'ai jamais accepté. Je n'ai consenti qu'aux échanges

de lettres et de dessins. Tu ne les verras pas. Je ne veux plus les mêler à tout ça, et je sais bien qu'au fond de toi, tu penses la même chose. Après tes nombreuses demandes, toutes restées sans réponse, j'ai répondu positivement à cette dernière. Je ne sais pas ce que j'attends de notre entrevue, ni pourquoi je fais un pas vers toi. Il y a bien longtemps que je n'ai plus aucune certitude.

À dix-neuf heures précises, je descends dîner. À l'accueil, la patronne m'entraîne aussitôt dans la cuisine en me tenant par le bras, comme si j'avais quelque chose d'illégal à lui vendre et qu'il fallait, pour ça, qu'on reste discrètes, *Les filles* (elle parle de Jeanne et Maud) *arrivent tout de suite, elles seront là dans cinq petites minutes, installez-vous, je reviens !*

Puis elle repart, me laissant seule dans cette cuisine qui sent le romarin et la viande rôtie. La table est dressée pour six. Au centre, un broc d'eau fraîche et une bouteille de vin rouge. Dans une corbeille en osier, du pain aux noix, coupé en tranches épaisses.

La patronne est de retour, suivie d'une jeune fille qui doit avoir, tout au plus, dix-sept ans, *C'est ma fille, Marguerite, elle vient de terminer ses devoirs, elle croule sous les dissertations cette année, normal, hein, c'est l'année du bac !*

Visiblement abattue par sa surcharge de travail, Marguerite me salue d'un sourire morne, ou résigné, je ne saurais dire, et s'assied à l'autre bout de la table en soupirant, comme si sa vie n'était qu'une longue suite d'épreuves. Ses cheveux blonds retenus en queue-de-cheval sont aussi raides que du crin. Elle est grande et ses jambes sont interminables. Allongeant le bras vers la corbeille, elle attrape une tranche de pain, puis mord dedans avec autant de voracité que si elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Sa mère occupée à remuer les morceaux d'agneau et de légumes dans la cocotte en fonte, se fâche doucement, sans même se retourner, *Non, pas de pain ma chérie, ça va te couper l'appétit*. Marguerite engloutit le morceau en quelques coups de dent, imperméable à toute remarque, puis passe à un autre.

Maud et Jeanne font leur entrée. La première semble avoir cinquante ans, la deuxième, vingt bonnes années de plus.

Ah, les filles ! s'exclame la patronne dans une rapide volte-face, asseyez-vous, asseyez-vous !

La patronne fait les présentations en nous pointant de sa spatule, *Maud, Jeanne, et... madame, je ne connais pas votre prénom... - Anna, je dis, je m'appelle Anna. - Très bien, me répond la patronne, en se retournant vers son navarin d'agneau, Anna, elle s'appelle Anna, tu permets que je te tutoie, ma belle, c'est plus simple, non ?* Je dis *Oui, bien sûr, plus simple*. Elle n'a sans doute pas remarqué qu'à aucun moment elle ne m'a dit comment elle s'appelait.

Les deux femmes prennent place l'une à côté de l'autre, épaule contre épaule, comme si elles craignaient de se perdre de vue. Elles me rappellent Chevallier et Laspalès. Le souvenir de ces deux acolytes, directement raccordé à une époque heureuse, mais révolue de ma vie, me renverse le cœur.

Nos regards se croisent, et je sens, même si l'échange ne dure que quelques centièmes de secondes, à la façon animale dont nous nous reniflons, que chacune tente de percer l'âme et le secret de l'autre. Jeanne, la plus âgée des deux, ressemble trait pour trait à l'idée que je m'étais toujours faite de la femme corse : petite, le regard dur, noire de la tête aux pieds. Maud est son contraire, une géante aux cheveux teints en roux, joviale et trop maquillée. Quand elle rit, sa bouche s'ouvre grand, et le regard est immédiatement attiré par une dent en acier brillant, une canine du haut.

Jeanne s'enquiert aussitôt de la scolarité de Marguerite. La jeune fille répond par des oui ou des non, mâchouillant sa mie de pain et souriant sans conviction. Sans même se retourner (à croire qu'elle a des yeux dans le dos) la patronne lance, au-dessus du navarin fumant, *Allez Marguerite, un petit effort, raconte à Jeanne ce que tu as fait dans la semaine*.

Marguerite lève les yeux au ciel et, avec aussi peu d'entrain qu'une mourante, dit, *Qu'est-ce que tu veux que je dise ?* Sa queue-de-cheval fouette l'air au moindre mouvement de tête.

Jeanne rit, *Laisse-la, va, les jeunes ça n'aime pas raconter. - Alors ça, c'est vrai, s'exclame Maud, le mien, à la maison, pas un mot quand il rentre du lycée, tu peux toujours y aller, y'a jamais rien qui sort de sa bouche...*

C'est prêt, lance tout à coup la patronne qui, tenant sa cocotte entre les mains, opère un demi-tour sur elle-même, Marguerite, ma chérie, vite, le dessous-de-table !

Et voilà, elle dit en posant le plat aussi fièrement que si elle jetait au centre de la table un cerf tué à la chasse, Ce soir c'est navarin d'agneau et ses petits légumes !

Les femmes félicitent la cuisinière, Maud remercie en posant une main sur son cœur, et Jeanne reconnaissante dit, *Oh, lala, lala, ça sent tellement bon !*

Honneur à la nouvelle, dit la patronne en me regardant. Je tends mon assiette, elle me sert généreusement. Marguerite semble un peu contrariée de ne pas avoir été servie la première. Sa queue fouette l'air, puis s'immobilise. On me demande d'où je viens, et combien d'heures de train j'ai fait. Jeanne raconte que le voyage depuis la Corse est long et épuisant, mais qu'elle ne louperait pour rien au monde sa visite mensuelle, J'ai droit à trois fois trois heures, trois jours de suite, ils aménagent les horaires quand on vient de loin. J'ai rapporté du saucisson et de la coppa, comme d'habitude ! - Je pensais que la marchandise était interdite, je dis timidement. - Penses-tu ! Les femmes me racontent comment faire passer de la marchandise sans être ennuyée par l'administration pénitentiaire. Maud m'explique qu'à chaque fois, elle entre avec des cigarettes pour son fils, Tu enrroules tes cigarettes dans du film alimentaire, et tu les caches sous tes aisselles, avec du Scotch, ou autour de la

taille, ou tu sais où je pense, hein ! Et elle rit, dévoilant sa canine étincelante.

La patronne, qu'un fou rire manque d'étouffer, tousse derrière ses mains. Ses petits yeux mouillés de larmes, orphelins de lèvres, rient tout seuls.

Personne ne voit rien, tu sais, ajoute Maud, puisque personne ne fouille ces parties du corps, on te demande juste de retirer tout le métallique : ceinture, bijoux, portable, etc. Et puis bon, tant que tu ne ramènes pas de la drogue, ou une arme, hein, ils ferment les yeux quoi. Des clopes et du saucisson, c'est du confort, c'est pas bien méchant. Le mien, je sais qu'il a besoin de clopes, alors bon, je le gâte un peu, faut bien quand même.

Je m'inquiète de la présence de Marguerite. Ce n'est pas une conversation pour une jeune de son âge. Mais elle ne semble pas plus perturbée que si on lui parlait de la pluie et du beau temps, d'ailleurs aucune expression perceptible de contrariété ne brouille la clarté de son regard. C'est son monde, son quotidien, elle semble s'en être accommodée.

Je me surprends à manger de bon appétit. La patronne me ressert, souriante, m'encourageant d'un clin d'œil à profiter de la soirée. On boit du vin, Maud préfère la bière, *Le pinard ça me tape sur le crâne, ça me fout le feu au cerveau. - Tant que ça te le fout pas al culo*, s'écrit Jeanne, ne desserrant que de moitié ses mâchoires corses.

La patronne, que le mot « culo » fait pouffer, manque de nouveau s'étouffer avec son navarin. Secouée par un fou rire incontrôlable, Maud s'accroche au bras de Jeanne qui, à la façon des hyènes, ricane sans bouger un seul muscle du visage. Marguerite, toujours irréprochable dans sa façon de battre l'air avec sa queue-de-cheval, soupire et, l'air affligé, préfère se pencher sur l'écran de son téléphone portable que d'un geste rapide elle retire de la poche de son jean. Je ris aussi, et soudain, il m'apparaît clairement que tout ce que nous vivons ce soir à la table de cette cuisine qui sent le romarin a été orchestré à la seule fin de me rendre la soirée agréable, et d'alléger l'épreuve qui m'attend dans quelques heures. Sans doute le souvenir encore vif de leur première fois attise-t-il instinctivement la bienveillance, ou le regret de n'avoir pu, à l'instar de ce qu'en témoigne leur générosité, être réchauffées de tendresse réconfortante.

Je me sens bien. Un bien-être, que je sais de courte durée, mais dont je profite pleinement m'inonde. Pour la première fois depuis longtemps, on me traite à égalité d'âme, et il me semble que rien de ce que le malheur a entaché n'est visible à leurs yeux.

Après le repas, la patronne nous propose une tisane, *Et si on mettait un peu de musique ? - Oh non, maman, tu vas encore nous mettre ta variétécoche !* La mère s'agace gentiment, *Dis donc toi, est-ce que je viens te dire quelque chose quand tu mets ta musique bizarre, là ?* Marguerite hausse les épaules, *De l'électro maman, je t'ai déjà dit que c'était de l'électro ! - Oui hein, appelle ça comme tu voudras*, elle dit en sortant à son tour un téléphone portable de la poche de son jean, *Laurent Voulzy, ça vous va, les filles ?* elle demande, le regard si brillant qu'aucune des femmes n'a idée de la contredire. Marguerite est catastrophée. Ses yeux roulent et ses lèvres murmurent, *Le truc de vieux, j'y crois pas...*

Et les premières notes mélancoliques du *Cœur Grenadine* s'élèvent du petit appareil, plongeant aussitôt les femmes dans une sorte de nostalgie heureuse. Maud, pensive, dessine sur la nappe des lignes invisibles avec son couteau, tandis que Jeanne, les yeux perdus dans le vague, sourit aux anges. Marguerite résiste, le nez froncé, mais sa moue boudeuse peu à peu se relâche et son corps, que « le truc de vieux » entraîne bien malgré elle dans sa mélodie caressante, se détend. Sa mère coule un regard implorant dans sa direction, et la jeune fille, semblant aussitôt comprendre quel sens donner à cet appel, se lève, un peu à contrecœur, et dans un geste aussi précis que sa mère, remplit d'eau la bouilloire.

Je remarque que les femmes reprennent systématiquement les mêmes paroles de la chanson, ensemble et à mi-voix : *J'en passe, j'en passe, j'en passe des nuits des nuits, des nuits à caresser du papier...* et systématiquement elles s'arrêtent à la fin de la même rime, laissant le chanteur poursuivre son chemin sans elles, *des lettres de toi, mais l'papier c'est pas le pied, j'voudrais tellement, tellement, tellement, tellement être là-bas avec toi...*

Après cela, il n'y a plus de paroles, ou très peu. Nous buvons notre verveine, silencieuses et calmes. Et la musique est là pour dire ce qu'on ne se dit pas.

La pièce est minuscule, trois mètres carrés, à peine de quoi contenir une table et deux chaises. Au plafond, une ampoule nue. Les murs gris piqués de chiures de mouches sentent la misère. Pas une fenêtre, pas une bouche d'aération, pas une seule ouverture sur l'extérieur. Au sol, le lino couvert de traces de semelles gondole. C'est dans ce parloir individuel qu'on me fait attendre. Ici nulle échappatoire. On va devoir s'accommoder du peu de place, et nos regards, sans ligne de fuite, devront se contenter de fixer le mur.

Les gardiens qui m'ont escortée jusqu'ici m'ont entraînée à travers un dédale interminable de portes métalliques, sept en tout, qu'ils refermaient systématiquement derrière nous, dans un fracas glaçant. À mesure que je progressais, ma respiration se faisait plus courte, comme si chaque coup de clé, m'éloignant un peu plus du dehors, me privait aussi d'air. J'ai senti au regard peu accueillant des gardiens que je n'étais pas la bienvenue, et que ton quintuple meurtre planait au-dessus de moi comme la charogne au-dessus d'un cadavre. À moins que mon esprit confus n'ait tout déformé. Après tout, un gardien n'a aucune raison de vous accueillir avec le sourire, il partage le même quotidien que ceux qu'il garde.

On me fait attendre vingt minutes dans la pièce minuscule. Je pense à fuir, soudain la porte s'ouvre, un gardien apparaît. Son visage est pâle, maigre, il a l'air malade. Il me propose de le suivre, me dit que le directeur de l'établissement pénitentiaire voudrait me parler. Affolée, je lui demande pourquoi. Il me répond qu'il ne sait pas. Je sais qu'il sait mais qu'il ne me dira rien. Nous reprenons le dédale de couloirs et le fracas des portes métalliques. Il a le dos large et droit. Il connaît le chemin par cœur, aucune hésitation dans sa démarche, il pourrait le parcourir les yeux bandés.

À mon entrée dans le bureau, le directeur se lève, me tend la main, il est grand, massif. Je remarque qu'il est aussi pâle que le gardien. En se rasseyant précipitamment, il cogne son genou contre le pied de la table, il rougit, dit *Pardon, je ne sais jamais où ranger mes jambes*. Ses mains posées sur la table ne font rien. Elles tremblent un peu. Les doigts légèrement repliés s'agrippent à un garde-fou invisible. Je ne comprends pas ce que je fais là, face à lui, et son regard perdu me déroute un peu plus. C'est lui qui brise le silence. Le ton grave, uniforme, contraste avec la faiblesse des mains. Il dit d'une traite, comme pour s'en débarrasser, *Je suis absolument navré de vous annoncer que votre compagnon est décédé cette nuit*.

Silence. Ses mains, brusquement, ont cessé de trembler. Elles se déploient lentement, s'aplatissent, respirent enfin.

Je tourne la tête vers la fenêtre, comme si mon cou était actionné par un moteur électrique, dehors ciel blanc.

Ce n'est pas mon compagnon, je dis, *ce n'est plus mon compagnon*. Et c'est tout ce que je trouve à dire.

Le directeur ne sait pas s'il faut s'en réjouir, ou s'en désoler.

Il dit, butant aux premiers mots, *Son cœur s'est... son cœur s'est arrêté. On l'a découvert ce matin... tôt. Le médecin qui le suit habituellement a conclu à un infarctus massif*. Je le regarde, ahurie, *Le médecin qui le suit ? - Oui, votre... monsieur Guillot a développé une maladie cardiovasculaire, vous n'étiez pas au courant ?* Je fais non avec la tête. Il me regarde, étonné. *On ne se parle pas au téléphone*, je précise, *il écrivait tous les mois aux filles, on avait très peu d'échanges*. Puis je me tais. *Il a sans doute voulu vous épargner*, dit le directeur, hésitant. *Peut-être*, je réponds. Et je pense immédiatement que s'il avait vraiment voulu m'épargner, il ne serait pas mort le jour de ma première visite. Le directeur poursuit, *Le médecin pense qu'il est très probablement né avec cette particularité. Ce genre d'anomalie peut se révéler un jour, ou rester en sommeil toute une vie. Il n'y a pas de règle. Il y a des gens qui ont une vie saine et qui la développent quand même, et d'autres qui ont une hygiène de vie déplorable et qui meurent en bonne santé. C'est la loterie. La maladie de monsieur Guillot s'est déclarée peu après son incarcération. Il était suivi, prenait des médicaments quotidiennement*.

Silence. Je le regarde de nouveau. Je dis, *Comment est-ce qu'on peut être sûr qu'il les prenait bien tous les jours ?* Le directeur examine ses mains à plat, et dit en haussant les épaules, *On ne peut pas être sûr, ça, madame, on ne peut pas*.

À la fin de l'entretien, il me précise qu'il a prévenu tes parents, et qu'ils veulent faire rapatrier ton corps pour t'enterrer tout près de chez eux. Il me tend un cahier de notes, *Nous l'avons retrouvé sous son oreiller. Il est à vous maintenant, si vous le voulez*. Il me raccompagne à la porte, me serre la main, sa paume est mouillée.

Dans ma chambre d'hôtel, je m'endors sitôt que je pose la tête sur l'oreiller, comme ça, en plein jour. Faire une pause. Cesser d'exister. Après deux ou trois heures d'un sommeil profond et sans rêves, je me réveille en sursaut. J'ai froid, terriblement froid. Je me lève, empoigne mon pull posé sur le dossier de la chaise, l'enfile aussitôt. Adossée à la tête de lit, je remonte la couette sur mes jambes, mes dents claquent. Je viens de rêver que je faisais l'amour avec toi. Et le plaisir indicible qui fait battre mon cœur plus vite me trouble d'autant plus que je ne m'attendais pas à retrouver intacte la saveur de tes baisers. Voilà que tu reprends vie en moi, le jour où tu finis.

Des larmes montent, je ne les retiens pas. Est-ce que je pleure de honte, d'épuisement, de chagrin ? Je n'en sais rien et, au fond, ça n'a plus aucune importance. C'est toujours ça de larmes en moins.

Le ciel se couvre, la chambre est soudain plongée dans l'obscurité. Ici, rien ne me parvient des bruits de la ville.

Je respire calmement. Pour une raison aussi étrange que confuse, le visage de Marguerite s'invite au cœur de mes pensées. Marguerite, sa jeunesse, son arrogance, sa volonté farouche. Mais je ne suis pas Marguerite ; moi j'ai fait mon temps.

Sur la table de chevet, j'ai posé ton cahier. Je l'ouvre lentement, comme si je craignais qu'il ne m'explose à la figure. Des notes écrites de ta main. Ou plutôt des phrases. Chacune d'entre elles est numérotée. Comme une liste de courses ou de tâches à effectuer. Il y a des psaumes aussi, empruntés à la Bible (tu le précises à chaque fois, entre deux parenthèses).

Le directeur de la prison m'a dit que depuis quelque temps tu la lisais, que tu y trouvais du réconfort, tout particulièrement à la lecture des psaumes de David. En d'autres temps, cela m'aurait paru ridicule, tu n'as jamais été croyant. Mais aujourd'hui, c'est autre chose. Je feuillette ton cahier, parcours quelques psaumes :

- « 6. Je suis épuisé à force de soupirer. » (Psaume de D.)
- « 3. Une multitude d'ennemis s'élèvent contre moi. » (Psaume de D.)
- « 14. Je me suis répandu comme l'eau, et tous mes os se sont déplacés. » (Psaume de D.)
- « 16. Il a ouvert une fosse et l'a creusée ; et il est tombé dans la fosse. » (Psaume de D.)
- « 6.1 La fureur a rempli mon œil de trouble. » (Psaume de D.)
- « 19. Nous avons été redressés. » (Psaume de D.)
- « 22. Je suis un ver de terre et non un homme. » (Psaume de D.)
- « 21. Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés. » (Psaume de D.)
- « 2. Brûlez mes reins et mon cœur. » (Psaume de D.)
- « 30. Je suis devenu semblable à un vase qui est brisé. » (Psaume de D.)

Je continue de tourner les feuilles de ton carnet, je comprends avec un pincement au cœur qu'il a été ta seule compagnie durant ces nombreux mois. À la dernière page, une phrase que tu as oublié de numéroter, probablement tirée des psaumes de David (puisqu'elle est aussi entre guillemets) attire mon attention :

« J'étais jeune et je suis vieux maintenant. »

Tu l'as soulignée de deux traits épais ; tu l'as voulue remarquable ; et tu vois, je l'ai remarquée. Je la lis, et la relis, et le trouble que me cause sa simplicité me la rend familière. Comme si je l'avais écrite moi-même. Je me dis qu'à toi aussi, elle a dû apparaître de cette façon. Aussi réconfortante qu'une eau fraîche. Et que c'est sans doute pour cette raison qu'elle se trouve à la dernière page de ton carnet, comme pour mettre un terme à tes réflexions, à ta quête, à ton drame.

« J'étais jeune et je suis vieux maintenant. »

Dans sa grande simplicité, elle dit tout de nous. Vivre, et puis finir. Pourrir. Et plus je la relis, plus je me dis qu'en réalité tu n'as pas oublié de la numéroter. Tu l'as simplement délestée de sa froideur biblique pour en faire une parole d'homme. La tienne. Et c'est peut-être ça que je suis venue chercher ici, juste ça. Tout comme toi avant moi. Une simple parole à hauteur d'homme. Et je comprends maintenant, à la lumière du silence que tu laisses aujourd'hui derrière toi, ce que ton avocat avait voulu nous dire, le jour de sa plaidoirie, quand il avait cité Voltaire. Il avait dit, après une longue respiration : « *On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.* » Il paraît évident, aujourd'hui, qu'il s'adressait à toutes les personnes de l'assistance, du simple spectateur au président du tribunal, tous, y compris lui-même, comme on jetterait de la boue sur les visages.

Je ne sais pas si nous sommes tous capables de tuer avec autant de sauvagerie que tu en as eue. Je ne comprends toujours pas d'où elle a pu jaillir, ce mystère me hantera probablement jusqu'à la fin. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'autour de toi, il n'y a pas d'innocents. Nous avons tous collaboré. Et j'insiste sur le mot « collaborer ». Comme une contribution, en chaîne, à un résultat. À un drame atroce. Un désastre. Notre désastre. Je me dis aussi que peut-être, il y avait des mots qu'il aurait suffi de dire pour t'empêcher de sombrer, mais nous ne savions même pas que nous étions en train de te perdre, nous ne l'avions pas encore compris.

Derrière la fenêtre, le soleil perce entre deux nuages. Pour la première fois depuis longtemps je pense à Bakary. Son souvenir en éveille d'autres ; la douceur de la vallée, les chaumes qui brûlent, la résine de pin qui embaume l'air, les murmures de l'été, la nuit, sous la lune blanche... Une marée de parfums et de sensations. Je ravale un sanglot.

Au-dessus de ma chambre des piétinements, des meubles qu'on déplace, une porte qui claque. Sûrement la femme de chambre. Des odeurs d'omelette et de champignons frits montent à l'étage. La patronne viendra peut-être toquer à ma porte tout à l'heure, m'inviter à sa table, en agitant ses mains d'enfant. J'accepterai de me joindre à elles, car aujourd'hui, ces femmes sont ma seule attache. On rira, et puis Jeanne se retirera dans sa chambre, pour une courte sieste. La patronne refusera qu'on l'aide à débarrasser la table, et ce soir on boira à notre santé. Et demain matin, lorsque je leur dirai au revoir, à elles toutes, et qu'elles me répondront à la prochaine, je ne gâcherai rien, j'embrasserai la patronne en dernier, parce qu'on garde toujours le meilleur pour la fin, et je lui dirai à la prochaine, moi aussi, avec la même chaleur dans la voix, la même gentillesse dans le regard, la même humanité tremblante.

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste
pour les [Éditions du Rouergue](#)

ISBN : 978-2-8126-1946-5

Table des matières

[Présentation](#)

[De la même autrice, dans la même collection
des gens comme eux](#)